



University of Tennessee, Knoxville Trace: Tennessee Research and Creative Exchange

Masters Theses

Graduate School

5-2003

De la Progression de Rousseau dans les Confessions

Reed Martin Monson

University of Tennessee - Knoxville

Recommended Citation

Monson, Reed Martin, "De la Progression de Rousseau dans les Confessions. " Master's Thesis, University of Tennessee, 2003.
https://trace.tennessee.edu/utk_gradthes/2110

This Thesis is brought to you for free and open access by the Graduate School at Trace: Tennessee Research and Creative Exchange. It has been accepted for inclusion in Masters Theses by an authorized administrator of Trace: Tennessee Research and Creative Exchange. For more information, please contact trace@utk.edu.

To the Graduate Council:

I am submitting herewith a thesis written by Reed Martin Monson entitled "De la Progression de Rousseau dans les Confessions." I have examined the final electronic copy of this thesis for form and content and recommend that it be accepted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts, with a major in French.

Dr. Mary McAlpin, Major Professor

We have read this thesis and recommend its acceptance:

Dr. Karen Levy, Dr. John Romeiser

Accepted for the Council:

Dixie L. Thompson

Vice Provost and Dean of the Graduate School

(Original signatures are on file with official student records.)

To the Graduate Council:

I am submitting herewith a thesis written by Reed Martin Monson entitled “ De la Progression de Rousseau dans les *Confessions* .” I have examined the final electronic copy of this thesis for form and content and recommend that it be accepted in partial fulfillment of the requirements for the degree of Master of Arts, with a major in French.

Dr. Mary McAlpin
Major Professor

We have read this thesis
And recommend its acceptance:

Dr. Karen Levy
Dr. John Romeiser

Accepted for the Council:
Anne Mayhew
Vice Provost and
Dean of Graduate Studies

(Original signatures are on file with official student records.)

**DE LA PROGRESSION DE ROUSSEAU DANS LES
*CONFESSIONS***

**A Thesis
Presented for the
Master of Arts
Degree
The University of Tennessee, Knoxville**

**Reed Martin Monson
May 2003**

DEDICATION

This thesis is dedicated to my mother,
Mrs. Wynsel H. Monson

Acknowledgments

I would like to thank all those who helped me in completing the Master of Arts in French. I extend a special acknowledgment to my major professor, Dr. Mary McAlpin, for the kind, patient advice she gave me, especially during the writing process. I would also like to thank the two other members of my committee, respectfully Dr. Karen Levy and Dr. John Romeiser. I also wish to express my gratitude to Dr. Paul Barrette who is the sole survivor on the UT French teaching staff of my undergraduate days in the early 1970's.

I can do no less than thank Mrs. Marie Ferrari for having proof-read and corrected my French.

I wish to thank, respectively Mr. M. Lynn Wilson and Mr. Clifford C. Caldwell for their help in getting my thesis on line.

I thank my family: my mother, Mrs. Bert Monson, and my brother, Mr. B. Aaron Monson, for their moral support.

Lastly, I wish to thank my sons, Björn and Axel Monson, for having given me the motivation necessary to finish my degree.

ABSTRACT

The purpose of this study is to examine the question of progress in Jean-Jacques Rousseau's autobiography, *The Confessions*. Rousseau (1712-1778) is considered the father of the autobiographical genre in French and one of the most influential writers of the European 18th Century Age of Enlightenment. Along with Voltaire, he is the most studied author of this period.

One of Rousseau's goals in writing his *Confessions* was to justify the manner in which he lived his life. One of Rousseau's main paradoxes was that while considering himself a virtuous man all his life, he also admitted that he at times changed for the better. In order to study this paradox, this study has examined three important episodes of his life: one from childhood; the second from his late adolescence and the last from his mature period.

This study has focused on the strong influence the ancient Romans had on Rousseau as a child and that the notion of *virtus* was all-important in the way he lived his life and also how he viewed his own life. Our study has concluded that in spite of appearances, Rousseau's attempt to attain the seemingly impossible goal of living a virtuous life was gained through the sincerity of his intentions.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	p. 1
Chapitre 1 : Le Noyer.....	p. 6
Rousseau et ses lecteurs.....	p. 9
Bossey, un paradis perdu ?.....	p. 9
Structure du séjour à Bossey.....	p. 14
« L'auguste noyer ».....	p. 15
« Le labyrinthe obscur et fangeux ».....	p. 19
Des Romains.....	p. 24
Chapitre 2 : L'Hospice de Turin.....	p. 33
D'une religion l'autre.....	p. 34
Religion et sexe.....	p. 46
La réaction aux mésaventures de Jean-Jacques.....	p. 50
Rousseau et les autres.....	p. 53
Chapitre 3 : La Rupture.....	p. 62
Rousseau, Mme d'Épinay et Diderot.....	p. 63
La rupture comme définition de soi.....	p. 69
La rupture de la triangularité.....	p. 78
Conclusion	p. 81
Les trois lignes de force.....	p. 83
<i>Virtus</i>	p. 88
Bibliographie	p. 91
Vita	p. 95

INTRODUCTION

À l'instar de l'univers qui est censé être en constante expansion, l'état des études rousseauistes ne cesse d'augmenter, en quantité non négligeable, les informations concernant chaque aspect de l'œuvre du Citoyen de Genève. Le problème majeur à quiconque souhaite travailler sur Rousseau devient très rapidement un problème de tri. Comment se diriger dans cet amas d'informations et de travaux magistraux ? Certaines de ces études sont l'œuvre des meilleurs critiques littéraires de notre temps. On ne peut s'empêcher de citer les plus célèbres entre eux : Jean Starobinski, Marcel Raymond et Bernard Gagnebin. La question légitime qui se pose est : est-ce que après tant d'interrogations sur l'œuvre de Rousseau en général et les *Confessions* en particulier, reste-il quelque chose de neuf et d'original à dire ? Est-ce que l'on ne risque pas de faire une énième étude sur un aspect des *Confessions* qui aurait déjà été maintes fois débattu, sans apporter du sang neuf ? D'autant plus que deux voies de facilité se présentent au chercheur : la première consisterait en une espèce de « copier coller » des points de vue des critiques les plus respectés ; la seconde, en une sorte de glose stérile sur un des points obscurs (qui ne manque pas, à vrai dire). La première de ces voies doit être rejetée pour des raisons d'ordre éthique ; pour la seconde, « la nature même des *Confessions*, le ton de celle-ci, nous incite à repousser toute tentative de glose car, et ce sera pour nous une des clés de l'interprétation des *Confessions*, ce livre est habité par un souffle

de vie qui récuse toute appropriation trop « intellectualisante » de celui-ci. D'autant plus que l'on ne peut être que sensible à l'engagement de Rousseau. En même temps, on peut trouver de très bonnes raisons pour ne pas aimer Rousseau : son manque d'humilité agace, son éternelle bonne conscience fatigue. Mais, quels que soient les sentiments négatifs que l'on puisse ressentir à son égard, il faut néanmoins reconnaître la fulgurance de sa pensée et, surtout, la vitalité de Rousseau à se défendre. Car pour lui les enjeux sont de taille : il ne s'agit pas seulement de défendre sa personne, mais aussi, et surtout, de défendre son œuvre tout entière. À ce titre, et à notre avis, l'homme et l'œuvre se confondent ce qui explique l'acharnement avec lequel il s'est défendu. Mais c'est justement cet acharnement qui rend ce livre passionnant et qui lui donne sa véritable force. C'est-à-dire la force des passions, la force d'un homme qui se propose comme modèle et qui tente de vivre autrement.

Vivre autrement, être autrement. Voilà les deux objectifs de vie du Citoyen. Mais ceci n'est pas une biographie, mais une étude littéraire sur les *Confessions*. Malgré cela, et comme il a été dit plus haut, la vie et l'œuvre se mélangent, s'entre choquent, notamment dans son œuvre autobiographique. De plus, la distinction entre le passé et le présent est souvent « brouillée »¹. Ou plutôt il se retrouve en écrivant avec un pied dans le passé et l'autre dans le présent de l'écriture²:

¹ « Il n'y a pas [chez Rousseau] un présent qui parle du passé : mais un passé qui parle dans le présent. » Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996, p. 53.

² « Tout se passe en effet dans un présent tellement pur que le passé lui-même y est revécu comme sentiment présent. La grande affaire, par conséquent, n'est pas de se penser ni de se juger, mais d'être soi. » J. Starobinski, *La Transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971, p. 238.

*En me livrant à la fois au souvenir de l'impression reçue et au sentiment présent, je peindrai doublement l'état de mon âme, savoir au moment où l'événement m'est arrivé et au moment où je l'ai décrit; mon style inégal et naturel, tantôt rapide et tantôt diffus, tantôt sage et tantôt fou, tantôt grave et tantôt gai fera lui-même partie de mon histoire.*³

En somme, pister Rousseau est une tâche ardue. Comme disait Montaigne, on ne saurait connaître un homme sans des efforts prolongés : « Voyla pourquoy, pour juger d'homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace [...] »⁴. Mais connaître Rousseau est censé nous être plus facile qu'avec d'autres hommes, grâce, justement, à sa volonté de « tout dire ». Il a toujours proclamé sa volonté à la fois de « tout dire », mais aussi de dire la vérité, quel qu'en soit le prix : « Non [dit-il de ses amis] dussent-ils m'en estimer moins, je veux qu'ils me voient toujours tel que je suis, afin qu'ils m'aident à devenir tel que je dois être⁵ ». Ce qui frappe dans cette citation n'est pas tant la volonté de Rousseau de « tout dire » (ceci est devenu un lieu commun concernant Rousseau), mais plutôt d'admettre une volonté de « devenir » autre. D'aucuns relèveraient avec délices la contradiction évidente entre celui qui s'est proclamé « toujours le même », et cet autre qui souhaite et qui reconnaît qu'il est aussi un être en devenir. Cette reconnaissance validerait la notion de progression ou de métamorphose dont les *Confessions* serait un témoignage. Bien évidemment rien ne saurait être aussi simple avec un homme-écrivain

³ J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, éd. B. Gagnebin et M. Raymond, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 1154. Cet ouvrage sera désormais désigné par l'abréviation « OC I ».

⁴ M. de Montaigne, *Essais*, II, 1, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 320.

⁵ *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. R.A. Leigh, Genève et Oxford, t. V, p. 19.

d'une telle complexité, voire insaisissable. Néanmoins l'objectif premier de cette étude sera justement de tenter de trouver si on peut parler de progression dans les *Confessions*. Dans ce dessein, cette étude s'appuiera en priorité sur trois scènes de ce même livre qui doivent nous éclairer sur cette question.

Nous nous intéressons à trois époques clés de sa vie : l'enfance, avec la scène du noyer ; la jeunesse vagabonde, avec sa première apostasie lors de sa conversion au catholicisme à Turin ; et, enfin, la maturité, avec la rupture avec Mme d'Épinay et les Philosophes au moment de son départ de l'Ermitage en décembre 1757. Ces trois scènes, aussi disparates soient-elles, nous offriront l'occasion d'étudier Rousseau à des âges et en des lieux différents. Une progression implique une forme de maturité qui est souvent liée à une question d'âge. Et ce sera justement un des avantages à choisir des scènes aussi disparates, car on verra Rousseau confronté à des situations dissemblables. Aussi, et ceci nous paraît capital, nous verrons de quelle manière le regard de l'auteur sur son passé peut être différent selon le passage évoqué. On ne peut pas à ce propos oublier l'importance du fait que ce soit Rousseau qui se raconte. Peut-on (doit-on) faire confiance à Rousseau ? À travers cette interrogation ce n'est pas seulement Rousseau, mais l'ensemble de la littérature de soi qui est remise en question. Le Citoyen, comme à son habitude, semble toujours anticiper cette interrogation essentielle. Pour lui, et il l'affirme avec force et conviction, il est le seul à pouvoir connaître son propre cœur. Car ses *Confessions* ne sont pas seulement l'histoire des faits de sa vie, mais aussi, et surtout l'histoire de son âme. Par conséquent, si l'on suit Rousseau, la question de progression se

rapporterait non pas à sa façon de se comporter, mais à sa manière d'être. Ce qui rendrait notre tâche encore plus difficile, si l'on tient pour valable l'hypothèse de Rousseau. En fait, en dépit des dires de Rousseau, il faut tenir compte de tous les paramètres à notre disposition y compris les témoignages de ses contemporains. Sans pour autant faire abstraction des sources extérieures aux *Confessions*, cette étude se limitera à la notion de progression ou de non-progression telle qu'elle se présente par rapport aux actes et aux écrits de Rousseau qui nous sont exposés dans les *Confessions*.

CHAPITRE 1

LA SCENE DU NOYER

Faites la nuit autour de vous pour voir le point le plus obscur.

Sigmund Freud

[...] et malgré mon ton romain [...]

J.-J. Rousseau

Toute discussion sur la question de progrès chez un écrivain tel que Rousseau suppose un point de départ. Ce point de départ c'est Rousseau, à travers l'histoire de ses origines, qui nous le propose. Pour lui, l'histoire de sa vie et de surcroît celle de son âme débute même avant sa naissance. En racontant l'amour idyllique entre son père et sa mère, il semble donner, sans l'expliciter, une explication de son propre caractère. Car, son caractère ne s'explique pas seulement par son enfance mais aussi par le propre caractère de ses parents. En soi, il n'y a rien là de surprenant. Sauf que le Citoyen veut y aussi mêler une part de destin. Autrement dit, Rousseau est né sous un signe néfaste : la mort de sa mère à sa naissance était le « premier de [ses] malheurs ». Et, bien sûr, d'autres « signes » suivront. Mais l'important n'est pas là, mais plutôt dans le fait que Jean-Jacques est persuadé d'être né en quelque sorte pour souffrir. Quand Rousseau au cours de sa vie ne pourra pas expliquer

le pourquoi de ses souffrances, il les attribuera presque naturellement au destin. Sans oublier que souvent au cours des *Confessions*, on trouve Rousseau en train de se demander : s'il n'avait pas fait tel choix qu'en serait-il de sa vie ? Ce trait de caractère peut en partie expliquer les crises de persécution dont il a souffert dans sa maturité. Ou bien, faut-il se dire que c'est l'état d'esprit de Rousseau au moment de la rédaction des *Confessions* qui a coloré son point de vue sur son passé en entier, y compris son enfance ?⁶ Ceci est une question capitale qui ne remet pas en cause la sincérité de Rousseau, mais qui pose la question de la déformation non volontaire. Rousseau lui-même n'a pas été insensible à cette interrogation puisque, dans la *Quatrième promenade*, il se demande s'il ne s'est pas peint de profil « sans le savoir ». ⁷ Autrement dit, est-ce que l'on peut parler de soi avec sincérité et justesse ; et, dans le fond, la question de connaissance de soi est posée. Bien entendu, la psychologie moderne regarde avec la plus grande réserve la capacité d'un homme à se connaître lui-même. Par contre, Rousseau prétend que seul un homme (vivant en permanence avec lui-même et sentant son propre cœur) est capable de se connaître. Un des objectifs premiers, d'ailleurs, des *Confessions* est de livrer au public la vie et l'âme d'un homme d'exception à la vue et au su des tous.

⁶ On a habitude de dire que le ton des six premiers livres des *Confessions* est bien plus gai que celui des six derniers. Il existe effectivement un changement de ton, mais la question reste posée de savoir si l'on peut mettre ce changement sur l'état d'esprit de Jean-Jacques ou bien la vie d'errance qu'il menait à l'époque. Nous tenterons d'y répondre dans le Chapitre 3 de cette étude lorsque nous aborderons la rupture avec Mme d'Epinay et les philosophes.

⁷ « Que si quelques fois sans y songer *par un mouvement involontaire* j'ai caché le coté difforme en me peignant de profil [...] » (c'est moi qui souligne) *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Quatrième promenade, OC I, p. 1036.

Une autre façon pour Rousseau de démontrer sa croyance en la capacité d'un homme à se connaître est reprise dans sa position au sujet de la mémoire. Pour Rousseau, au contraire d'un Marcel Proust et encore davantage d'un Sigmund Freud, ce qu'il a oublié n'a pas d'importance pour lui. Ce qui compte par-dessus tout est ce qu'il lui reste en mémoire. La partie cachée de sa mémoire lui importe peu. Car pour lui, ses souvenirs ont une telle importance qu'il vit en quelque sorte une deuxième vie grâce à eux. D'ailleurs, il est tout à fait disposé à admettre l'existence de trous, voire d'erreurs dans ses *Confessions*, mais qu'il balaye aussitôt en leur accordant une portée très limitée, presque sans conséquence. Car pour lui, et il s'en explique avec conviction, son véritable but est de montrer aux autres hommes «un homme dans toute la vérité de la nature⁸» ; en somme de proposer la transparence de son âme en exemple aux autres. Dans cette veine, raconter l'histoire de sa vie, ou plutôt les faits de sa vie, devient presque secondaire. Les contradictions apparentes et les paradoxes de sa vie d'homme peuvent toujours, selon ce schéma, être expliqués à la lumière d'une nature transcendante et qui, par conséquent rend encore plus difficile le jugement des actes et des pensées de Jean-Jacques.

Néanmoins, la double présentation de la vie de Jean-Jacques, avec d'une part la présentation de sa vie de «surface» et d'autre part de sa vie intérieure, ne doit pas pour autant être considérée comme rédhibitoire. Mais, au contraire, comme l'occasion de bien connaître cet homme d'exception qui était Rousseau⁹. Parler de Rousseau, penser

⁸ OC I, p. 5.

⁹ Kant, par exemple, a dit de Rousseau qu'il était «[...] le Newton du monde moral». cité in *L'Encyclopédie universalis*, édition CD-ROM, 1999.

Rousseau, c'est forcément accepter de l'affronter sur le terrain des paradoxes.

ROUSSEAU ET SES LECTEURS

Rousseau exige beaucoup de ses lecteurs : il les forme en quelque sorte. Il les interpelle, les apostrophe, tout en leur laissant l'impression (illusoire ?) que ce sont eux les juges, en dernier ressort, de sa vie et de son être. En fait, le lecteur vigilant doit savoir lire « dans tous les sens », c'est-à-dire ne pas seulement suivre Jean-Jacques dans sa vie, horizontalement, mais aussi penser ses *Confessions* verticalement, voire même en diagonale. Et finalement la question que nous traitons, celle d'une progression se prête bien à cette lecture en tous les sens, car à force d'étudier l'auteur-narrateur à trois âges différents cela nous offrira trois points de comparaison entre eux et qui peuvent rendre plus transparente la lecture de celui qui se disait « toujours le même », tout en reconnaissant par moments être autre. Cela étant, revenons donc, au début de l'histoire de la vie de Rousseau et notamment à Bossey, le « paradis perdu ».

BOSSEY, UN PARADIS PERDU ?

*Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, et me ramenèrent à l'état d'enfant.*¹⁰

Comme il a été souligné plus haut, Rousseau attache beaucoup d'importance à ses premières années de vie pour expliquer son caractère ainsi que son destin. Né sous un signe néfaste puisqu'il a perdu presque à la naissance sa mère, et à cause du caractère fier et ombrageux de son père, il ne sera pas élevé par celui-ci. Mais avant que son père dut quitter la République de Genève sous la menace d'incarcération, il aurait eu le temps de lui donner le goût de la lecture. «Ma mère avait laissé des romans»¹¹, sera le lien entre sa mère et lui. C'est comme s'il devait à celle-ci sa force (ou son besoin) d'imagination romanesque. Les livres de sa mère ont-ils servi de mère par procuration au jeune Jean-Jacques ? Certainement, surtout dans la mesure où son père y trouvait une manière de retrouver sa femme disparue. Des romans oui, mais aussi, et surtout, la lecture de Plutarque : «à six ans Plutarque me tomba sous la main, à huit je le savais par cœur»¹². Des romans et des Romains, voilà des modèles pour le jeune Rousseau, qui allait devenir un grand rêveur avec un pouvoir d'imagination qui allait le porter dans les moments difficiles de sa vie. Remarquons que si c'est la mère de Rousseau qui lui lègue des romans, c'est un homme, son grand-père maternel, qui lui laisse «l'héritage» romain¹³. Et cet héritage sera pour lui un modèle de vie : la *virtus* des Romains n'est pas pour rien dans le projet de vie de

¹⁰ OC I, p.12.

¹¹ OC I, p.8.

¹² La 2^e lettre à M. de Malherbes (le 12 janvier 1762) ; OC I, p. 1134.

¹³ «La bibliothèque de ma mère épuisée, on eut recours à la portion de celle de son père qui nous étoit échue.» OC I, p. 8.

Rousseau : « De ces intéressantes lectures, [...] se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie [...] »¹⁴. D'ailleurs, pendant des années Rousseau a tenté d'apprendre le latin sans toutefois le maîtriser ; mais on reviendra plus tard sur ce point.

Bref, l'enfant de dix ans qui arrive à Bossey accompagné de son cousin et qui fera un séjour de deux ans sous la houlette de M. Lamercier et la sœur de celui-ci, apporte avec lui une certaine formation et un goût pour les lettres qui joueront évidemment un rôle important par la suite. Cela étant, Rousseau lui-même accorde beaucoup d'importance à ce séjour à Bossey sur le plan de la formation car M. Lamercier jouait le rôle d'instituteur auprès des deux cousins. Mais, l'intérêt principal de ce séjour réside dans la découverte de l'injustice pour le jeune Rousseau. Bossey sera pour lui le jardin du bien et du mal : à la fois l'endroit où il connaîtra les joies d'une amitié harmonieuse avec son cousin et la plénitude de la nature, l'injustice des hommes à cause d'un malheureux peigne cassé.

Structurellement, le récit de Bossey est composé de trois épisodes qui se succèdent sans chronologie bien précise dans une espèce de brume de la mémoire liée à l'enfance. Le premier de ces épisodes est celui de « la punition des enfants ». Le second, celui du « peigne cassé ». Et le dernier, celui du « noyer ».

Nous pouvons regrouper ces trois épisodes sous le fil conducteur de la honte : la fessée de Mlle Lamercier avec la réaction trouble de Jean-Jacques est censée apporter la honte sur Rousseau adulte. Il le qualifie comme le premier de ses aveux. L'épisode du peigne cassé, par contre,

¹⁴ OC I, p.9.

porte l'opprobre de Rousseau sur la société, c'est elle qui devrait avoir honte d'avoir fait naître l'injustice dans le cœur d'un être pur (en fait, deux êtres purs puisque le cousin de Jean-Jacques est aussi victime à peu près en même temps d'une punition injuste pour un acte non déterminé). Dans le troisième épisode, celui du noyer, la punition, comme la honte, sont absentes. Mais c'est justement leurs absences, et dans la mesure où il sert de contrepoint, qu'il renforce les deux autres punitions. La punition-fessée administrée par Mlle Lamercier est chargée d'érotisme et surtout de puissance. Elle est une puissance dans la mesure où elle permet à Rousseau d'entrer dans le «*labyrinthe*» obscur et fangeux¹⁵ de ses aveux honteux. Et en se disant il s'affirme. Il s'affirme tel qu'il est, ce qui lui donne une force. Le pouvoir des mots pour dire la vérité de son intimité est par conséquent et une force et une liberté à la fois. Car en surface sa réaction «*inappropriée*» à la fessée devrait le couvrir de honte et de ridicule; Rousseau, d'ailleurs, ne manque pas de nous faire part de ces deux sentiments qu'il a pu ressentir. Mais la honte, tout comme le ridicule, ne viennent pas de l'acte en lui-même, mais dans l'acte de raconter. À partir de là, on peut dire que la honte qui est présente dans la fessée n'est pas celle de l'enfant Rousseau (qui a formulé une sorte de regret à ce que les fessées cessent!), mais celle de l'écrivain Rousseau dont le projet consiste à dire le bien comme le mal. Sur ce point, au risque de se répéter, Jean-Jacques en écrivant cette scène «*honteuse*», par la nature même de l'acte d'écrire, ne s'est pas seulement libéré d'un aveu mais s'est affermi en le disant.

¹⁵ OC I, p.18.

À rebours, la punition pour le peigne cassé a été, selon les dires de l'auteur, totalement injustifiée. Nous ferons abstraction d'une question très simple : qui d'autre que Jean-Jacques a bien pu casser le peigne ? En lui accordant le bénéfice du doute. Car pour Rousseau l'essentiel ne se situe pas là, mais dans le ressentiment qu'il a éprouvé devant l'injustice des adultes. Pour lui, clairement c'est la société des hommes qui devrait porter le fardeau de la honte dans cette affaire. Il a clamé son innocence devant les Lambercier tout comme devant son oncle qui a été dépêché exprès de Genève afin de « siéger » au jugement de Jean-Jacques. Les conséquences sur le jeune Rousseau ont été marquantes : selon lui cette injustice équivalait à la sortie du paradis. Cette sortie s'est accompagnée d'une contamination pour lui des maux des autres hommes ; c'est parce qu'on l'a accusé de mensonge, qu'il est devenu menteur. Ou plus exactement, Bossey a cessé d'être un paradis à cause de cette contamination par le monde des adultes. Selon ses dires, après cette « chute » même sa perception de la nature aurait été modifiée. La relation entre son cousin et lui a changé également. En somme, l'affaire du peigne cassé a été la cause d'un changement profond dans la manière dont le jeune Rousseau percevait le monde, en tout cas il se permet de dater à partir de ce moment la fin de son enfance heureuse et idyllique : « Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. »¹⁶

Avant d'aborder le troisième épisode du séjour à Bossey il faut remarquer deux choses. La première est que Rousseau tente de peindre

¹⁶ OC I, p.20.

ce séjour sous le signe du paradis sans omettre toutefois que le trouble est présent dans ces deux scènes. Un trouble qui vient aussi bien de sa propre nature que de l'injustice des adultes.

Dans la scène de la fessée, le lecteur se trouve sous le choc de l'aveu par l'adulte. Cet aveu surprenant sert en quelque sorte de camouflage car on oublie de constater l'évidence : l'enfant qui sera (selon Rousseau) la victime innocente des adultes est déjà un enfant dépravé. Rousseau a beau se démener pour nous parler d'autre chose, c'est l'enfant qui en premier lieu a brisé l'harmonie de Bossey par ses tendances sexuelles. Ce faisant, il se dédommage facilement (certainement trop facilement) en tant qu'adulte et il passe sous silence la ou les causes des tendances masochistes de l'enfant. Si encore cette scène avait eu lieu *après* celle du peigne cassé, la lecture de celle-ci aurait été facilitée.

STRUCTURE DU SÉJOUR À BOSSEY

La deuxième chose est de nature structurelle. On est en droit de se demander si Rousseau ne s'est pas trompé dans l'ordre des scènes. Car, du point de vue de l'innocence, les épisodes ne sont pas dans un ordre décroissant, mais dans un ordre dispersé. C'est-à-dire que la scène la plus innocente est celle du noyer (et donc plus en accord avec le paradis que représente Bossey) et se trouve en dernier, alors que celle qui devrait signaler la sortie du paradis (si paradis il y avait !) serait celle du peigne cassé. C'est pour dire que là où devraient régner l'innocence et l'harmonie

une lecture attentive de séjour de Bossey permet de déceler deux choses : 1) la présence dès le début du séjour à Bossey d'une innocence pervertie et 2) une structure souterraine qui ne correspond pas au discours de surface. Que faut-il en conclure concernant et l'enfant qui fut Rousseau et l'auteur qui narre (et commente) « trente ans après » ? Nous proposons de surseoir notre jugement (puisque c'est au lecteur de le faire) en attendons la fin de notre examen de la scène du noyer.

« L'AUGUSTE NOYER »

Plus haut nous avons relevé certaines contradictions entre le discours de l'auteur des *Confessions* et le contenu de son récit. Nous verrons que les contradictions entre le paraître et la réalité souterraine ne manquent pas non plus dans ce troisième et dernier épisode du séjour à Bossey.

Le récit proprement dit est précédé d'une sorte de prélude écrit au présent de narration et qui justifie « l'anecdote » que Rousseau a sélectionnée parmi tant d'autres de ses bons souvenirs de Bossey. Après le sermon sur l'injustice des hommes, il adopte un ton parodique, la parodie d'un drame : « O vous, lecteurs curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous absternez de frémir, si vous pouvez.¹⁷, » pour nous raconter cette histoire. Ce ton est pour le moins surprenant compte tenu du fait que cet épisode suit

¹⁷ OC I, p.22.

presque directement celui du peigne cassé. Est-il permis de penser que derrière la façade du simple plaisir de raconter, Rousseau aurait des choses importantes à nous dire ? Bien souvent, il faut prendre au sérieux le ton enjoué. D'autant plus qu'il souligne lui-même qu'il a choisi cette histoire entre tant d'autres qu'il avait envie de raconter. Nous pensons qu'il ne faut pas se fier au ton désinvolte que Rousseau prend vis-à-vis du lecteur. Nous tenterons de démontrer que cet épisode, sous son air bon enfant, recèle des richesses cachées sur le caractère de Jean-Jacques et qu'il est, par conséquent, important pour la question de la progression (ou plutôt progrès) que l'on tentera de trouver dans les *Confessions*.

En surface, cette scène est peinte sous le signe de l'innocence. Mais sans chercher bien loin on peut aussi y lire l'histoire d'une revanche sur M. Lamercier qui fut responsable de la punition pour le peigne cassé. Tout comme Jean-Jacques règle ses comptes avec Mlle Lamercier en racontant l'histoire de la culbute devant le roi de Sardaigne, Rousseau semble prendre un malin plaisir à duper M. Lamercier. Bien sûr dans cette scène, il n'est nullement question de revanche, en tout cas pas ouvertement. Mais si la scène du noyer suit chronologiquement celle du peigne cassé, il serait logique et normal que l'enfant Rousseau ait des envies de vengeance vis-à-vis de celui pour qui il a été un « *carnifex* ». Curieusement, ce bourreau d'enfant est le même homme qui prendra avec bonhomie les « *friponneries* » des enfants, puisque Rousseau nous raconte qu'il l'avait entendu rire en racontant à sa sœur les bêtises des enfants¹⁸. En tout cas, cette bonhomie est en contradiction avec le « *carnifex* » de la scène précédente où le jeune Rousseau considère qu'il

¹⁸ OC I, p. 24.

avait quitté à jamais le paradis qu'était pour lui le séjour à Bossey. Comme nous l'avons souligné plus haut quelque chose dérange dans l'ordre des scènes¹⁹ : Rousseau cherchait-il en nous présentant en dernier la scène du noyer, à diminuer la portée de cette sortie²⁰ ? Ou est-ce sans s'en rendre compte, il aurait mélangé ces trois scènes²¹ ? Il nous reste encore une dernière hypothèse qui serait que Rousseau, place cette scène où *il n'y a pas de punition* (et donc pas de honte) pour nous dire l'importance qu'il y a à *ne pas punir les enfants*. Dans ce sens, cette scène fait écho à la scène précédente en condamnant la manière de faire des adultes, sans pour autant le dire ouvertement. Et dans cette optique, Rousseau fait confiance au lecteur attentif pour faire, *de lui-même*, la part des choses. Ce point nous paraît capital pour la suite de cette étude car il signifie que Rousseau attend de ces lecteurs de lire entre les lignes afin de le comprendre et de le connaître.¹⁹ Nous espérons avoir pu établir que le doute règne sur la structure des trois scènes de Bossey. Tenant compte de cela, nous pensons qu'il y a des choses cachées sur le caractère de Jean-Jacques qui apparaissent dans la scène du noyer et qui auront leur importance lorsque l'on fera un bilan final.

En partant du principe rousseauiste très simple selon lequel ses années d'enfance l'ont marqué à jamais et qu'elles ont déterminé son caractère d'adulte, on est justifié par ce principe de tenter de lire entre les lignes pour trouver la partie « plus-que-réelle » qui demeure cachée

¹⁹ Rappelons que le « contrat » passé entre Rousseau et ses lecteurs prévoyait une clause 'sine qua non' : il faut le lire jusqu'au bout (Cf. 2^e Lettre à Malesherbes : « Je continue Monsieur à vous rendre compte de moi, puisque j'ai commencé ; car ce qui peut m'être le plus défavorable est d'être connu à demi [...] »). Et nous ajoutons que Rousseau attend aussi que nous dépassions les apparences (qui sont souvent défavorables pour lui), afin de connaître son âme.

lorsque l'on lit ses *Confessions* en surface. Certes, il ne faut pas négliger que Rousseau nous parle de lui-même quand il avait entre huit et dix ans, donc quand il était un préadolescent. Néanmoins, l'intérêt de cette scène se trouve dans le côté annonciateur de l'adulte.

Le premier élément qui nous frappe (et qui de surcroît va à l'encontre du projet de transparence de Rousseau) est le côté caché du récit. Jean-Jacques et son cousin ne se sont pas contentés de participer en grande pompe au baptême du noyer (tous les deux avaient le rôle de « parrains » pour cet arbre), il leur fallait aussi défier l'autorité de M. Lamercier (la figure paternelle en l'absence de leurs vrais pères) en détournant *en secret* l'eau du noyer afin de faire vivre leur saule. Et pour ce faire, il ne suffisait pas d'avoir un plan secret, il leur fallait aussi faire des travaux cachés pour arriver à leurs fins. Ce détournement de l'eau impliquait non seulement de faire aboutir leur propre projet mais aussi de faire échouer celui de leur maître. Dans le fond, nous sommes loin des jeux innocents et sans conséquence des enfants, mais plutôt en présence d'une volonté affirmée de défier le monde des adultes. Symboliquement, le jeune Rousseau tente de s'affirmer par le négatif. Mais surtout on doit retenir la tentative de faire en cachette ce que lui est interdit. On est peut-être toujours dans une espèce de paradis, mais un paradis où le spectre du mal rode. Car le véritable paradis est là où on est sous le regard d'un être supérieur (que ce soit Dieu ou un M. Lamercier) et qu'il existe une relation de confiance entre ces deux êtres. En agissant de la sorte et avec le concours de son cousin, Jean-Jacques jette le trouble dans ce lieu que lui-même considérait comme un paradis. C'est Rousseau qui désavoue le contrat de confiance avec Lamercier. Ici, Rousseau

s'apparente plus à un ange déchu qu'à l'être innocent et naturel qui est l'image de lui, enfant qu'il souhaitait faire passer au lecteur. En poursuivons notre examen des symboles et images de cette scène nous verrons que l'écart entre le discours de Rousseau sur son propre caractère et la réalité cachée de celui-ci n'est nullement en conformité.

Il y a des allusions dans cette scène qui font référence au séjour de Bossey et d'autres qui se réfèrent plus globalement à l'œuvre de *Confessions* dans son ensemble. Regardons d'abord les allusions qui sont « internes » au séjour de Bossey.

« LE LABIRINTHE OBSCUR ET FANGEUX »

Après avoir relaté la fessée qu'il a reçu de la main de Mlle Lambercier, Rousseau écrit avec une espèce de soulagement : « J'ai fait le premier pas et le plus pénible dans *le labyrinthe obscur et fangeux* de mes confessions. Ce n'est pas ce qui criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux. » (c'est moi qui souligne)²⁰ C'est justement ces mots frappants (« obscur et fangeux ») qui nous viennent à l'esprit à propos de la construction de « l'aqueduc » souterrain. Rappelons que la première tentative des enfants pour détourner l'eau était un échec : « [les enfants avaient construit] ... une rigole qui conduisit secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas

²⁰ OC I, p.18.

d'abord.²¹» Car la rigole se bouche à cause de la terre qui se trouvait autour de leur canal et aussi à cause des «ordures». Qu'est-ce que peuvent bien venir faire des ordures dans un endroit aussi naturel? Nous pensons que ce mot-là-là fait écho au «labyrinthe obscur et fangeux» de sa première confession. Et qu'il sert en quelque sorte à alerter le lecteur attentif qu'il y a une autre confession à faire. Mais celle-ci il ne la fera pas en toute transparence. On peut aussi le comprendre car comme il est dit: «tout allait de travers». Autrement dit, celui qui se dit «autre» et surtout qui se veut «transparent», se retrouve tout au moins rétrospectivement comme un enfant qui était capable de travailler «ardemment» dans l'obscurité et la fange. Tout au moins métaphoriquement Rousseau dans ce passage fait aveu de son côté obscur. Ceci implique non seulement une remise en cause de son projet autobiographique (son contrat autobiographique avec le lecteur, diraient certains), mais parle aussi de son propre caractère puisque l'on voit très bien que le côté secret n'est pas absent de son caractère. Il faut souligner que Jean-Jacques et son cousin font preuve de persévérance dans leur «entreprise», mais force est de constater que le résultat premier de leurs travaux «secrets» est aussi fangeux que la perversité précoce en matière de sexualité du jeune Rousseau. La boue est là pour rappeler la première scène du séjour à Bossey et également pour suggérer que son caractère profond n'est pas comme le cristal. Cela étant, nous pouvons aussi être renseignés sur la nature de Jean-Jacques en examinant le discours de cette scène avec d'autres scènes des *Confessions*.

²¹ OC I, p.23.

Nous venons de souligner l'importance métaphorique de la construction de l'aqueduc à l'intérieur des trois épisodes du séjour à Bossey. Maintenant nous tenterons de démontrer l'importance de cette scène pour l'ensemble des *Confessions*. Pour citer Bernard Gagnebin et Marcel Raymond dans leur magistrale introduction aux *Confessions* dans l'édition de la Pléiade, les *Confessions* forment un ensemble cohérent²². Autrement dit, on peut trouver tout Rousseau dans ce livre. Cela étant, et même si on trouve trace de sa pensée philosophique, tout comme son œuvre didactique et romanesque, ce qui nous concerne ici c'est le caractère de l'homme et l'ouverture sur la conception de la progression dans l'autobiographe. Ceci justifie que l'on se penche sur cette scène du noyer d'une façon exégétique. Car cette scène, ainsi que les commentaires que Rousseau en fait, sont annonciateurs d'autres scènes postérieures.

D'abord revenons à la construction de l'aqueduc. À la lecture on ne peut pas s'empêcher de penser au besoin impérieux de Jean-Jacques de solitude. On est aussi tenté d'aller plus loin et de parler d'une nécessité pour lui de vivre caché des hommes. Lui-même a souvent justifié son besoin de solitude pour des raisons philosophiques (la société est corrompue ; pour être moi-même je dois vivre éloigné de celle-ci) ou d'ordre médical (ses problèmes urinaires) ou, enfin, d'ordre de caractère (la timidité). Avant de commenter ces trois raisons de Rousseau pour éviter la société, il nous semble important de faire part d'une intime conviction concernant les *Confessions* : l'impression qu'il pourrait y avoir

²² « [...] on aurait tort de penser que la clé du livre des *Confessions* est à chercher ailleurs qu'en lui-même. ' Tout se tient ' dans ce livre, comme dans le caractère de son auteur. » OC I, p. XLIV.

une faute (ou des fautes) non dite(s) dans cet ouvrage. L'atmosphère qui y règne est imprégnée de cette faute ou de ce mensonge. Nous ne sommes pas les seuls à penser que Jean-Jacques ait quelque chose à se reprocher qu'il ne peut pas (ou ne veut pas) dire. Nous nous appuyons, par exemple, sur le séjour à Bossey, là où le paradis ne se conjugue pas avec innocence, mais avec les fautes reconnues ou placées sous silence. Il y a une telle disparité entre le discours parfois joyeux et la vie souterraine facilement discernable que l'enfant Jean-Jacques y mène, que l'on se doit de poser la question de l'aveu non confessé.

Entre cette rigole bouchée par la boue et les ordures et les problèmes récurrents de santé au plan génital du Citoyen, nous voyons un lien possible. Après tout, une des raisons pour lesquelles Rousseau a choisi de se défendre en écrivant des *Confessions* était la sortie d'un libelle « Le Sentiment du citoyen »²³, qui devait exposer l'hypocrisie de l'auteur de *l'Émile* qui avaient abandonné ses cinq enfants aux Enfants Trouvés. Bref, Rousseau redoutait d'être traîné dans la *boue* pour ce qu'il avait fait en *secret*. À l'image des problèmes des tuyauteries qu'il avait rencontrés lors de la scène du noyer. Autrement dit, le résultat de ses activités sexuelles en tant qu'adulte l'ont amené à passer pour un homme aussi « obscur et fangeux » que le résultat de sa première tentative de génie civil.

D'autre part, cette rigole qui ne fonctionne pas au premier essai est une allusion possible aux futurs problèmes urinaires de Jean-Jacques. Si,

²³ *Le Sentiment du citoyen*, pamphlet publié à Genève, attribué à Voltaire. Source : R. Trousson et F. Eigeldinger, éd., *Dictionnaire Jean-Jacques Rousseau*, Honoré Champion, 1996, p. 856. Cet ouvrage sera désormais désigné sous l'abréviation de D.J.J.R.

comme le disent certains spécialistes de Rousseau²⁴, on trouve dans le livre I un condensé de toutes les *Confessions*, rien ne nous interdit de spéculer sur la relation entre les problèmes d'ordre génital et la rigole bouchée qui est pourtant présentée d'une façon humoristique. Nous revenons aux enfants abandonnés de Rousseau car il y a malgré les apparences un lien. Certains critiques pensent qu'il est possible que le Citoyen n'ait eu aucune progéniture, car ses problèmes urinaires l'auraient rendu impuissant. Si tel était le cas, l'aveu non-dit serait que Jean-Jacques n'a jamais eu d'enfant, mais que, pour des raisons obscures, il avait souhaité que ce mensonge passe pour une vérité.

Avant de quitter la rigole des enfants il est quand même intéressant de noter que la forme de la deuxième rigole (celle qui fonctionnait) était triangulaire. La suite des *Confessions* montrera à quel point des relations à trois et plus précisément les ménages à trois correspondaient aux goûts de Jean-Jacques. Il suffit de citer sa relation avec Mme de Warens et Claude Anet ou celle avec Mme d'Houdetot et son amant, sans oublier les personnages de son roman *La Nouvelle Héloïse*. Il y a un paradoxe tout rousseauiste de trouver dans le même symbole de quoi alimenter à la fois une lointaine référence à son impuissance et aussi son mode de fonctionnement préféré en amour. On pourrait facilement objecter (et il se peut non sans raison) que tout ceci ne soit que spéculation futile. Sur quoi l'on répondra que c'est Rousseau lui-même, en parlant de l'aspect obscur et fangeux de ses aveux, et de la relation entre la partie cachée de sa personnalité et la nature de sa première intervention pour domestiquer la Nature révélée boueuse et infructueuse qui attire notre attention. En

²⁴ Voir article «*Enfants de Rousseau*», in D.J.J.R., pp. 297-298.

tout cas, l'échec initial et le dysfonctionnement de la rigole en tant que symbole en dit long sur la partie obscure de son caractère. Mais il ne faut pas oublier non plus que la rigole dans cette scène va se transformer en aqueduc, ce qui constitue une sorte de progression dans la symbolique.

DES ROMAINS

L'aqueduc, tout comme la rigole, n'a d'autre fonction que d'emmener l'eau d'un point à un autre. Cependant, l'utilisation de ce mot d'origine latine est chargée de sens dans cette scène car il rappelle en premier lieu la grandeur de l'Empire romain. Jean-Jacques présente cette scène comme une parodie de l'épique, où les jeux innocents des enfants sont présentés avec un vocabulaire qui ne correspond pas à la banalité des faits racontés. Mais ne soyons pas dupes du ton enjoué de Rousseau.²⁵ Il y a également un aveu dans cette scène qu'il semble vouloir minimiser. «Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée.²⁶» En disant cela, on ne peut pas s'empêcher de penser aux critiques que Rousseau formulait à l'égard de Montaigne. Dans le manuscrit de Neuchâtel, dit le premier préambule, Rousseau accuse Montaigne de s'être peint «ressemblant mais de profil», en se montrant «avec des défauts, mais il ne s'en donne que d'aimables»²⁷. Or, que fait

²⁵ «[Rousseau] est victime des livres depuis son enfance : c'est ainsi pour rivaliser avec César que les deux cousins dérobent l'eau du noyer à Bossey [...]» J.-F. Perrin, *Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau*, Gallimard, coll. «Foliothèque», 1997, p. 83.

²⁶ OC I, p. 24.

²⁷ OC I, p. 1150.

Rousseau dans cette scène autre que nous montrer des défauts sans conséquence pour un enfant de dix ans, autrement dit des défauts « aimables » ? Peut-on prendre Rousseau au sérieux quand il parlait de la vanité d'avoir construit un aqueduc à l'âge de dix ans ce qu'il lui permet de se considérer comme le supérieur de César.²⁸ Certes, Rousseau tente de nous faire croire que l'on partage la pensée d'un enfant de dix ans, tout en laissant entendre que cet acte de vanité est annonciateur de bien d'autres actes et aussi d'un trait de caractère permanent chez l'homme adulte. Il n'empêche que l'on ne peut ni condamner ni blâmer les rêves de grandeur à cet âge. Quoi de plus normal pour un enfant de rêver d'être roi ou pape ? Dans ce sens, l'aveu de vanité de Rousseau ne saurait passer pour autre chose qu'une tentative de s'accorder des fautes « aimables ». En ceci il fait des confessions à la Montaigne qui sont plus pour séduire le lecteur que peindre l'obscurité de l'âme. Par contre, et là on revient à notre sujet, cette prétendue vanité fait partie d'une mouvance plus générale et qui est liée à la fois à la structure du récit de Bossey et à la question de progression.

Bien que ce soit Lambercier qui nomme leurs petits travaux du nom grandiloquent « d'aqueduc », les allusions à l'Antiquité foisonnent au cours du récit du noyer. En premier lieu, c'est le ton « à l'antique » que Rousseau choisit sciemment pour nous présenter cette histoire de deux enfants entreprenants. Ce choix est loin d'être un hasard. L'auteur attache, selon ses propres dires, une importance toute particulière à cette scène au point que, bien des années après, il souhaitait revenir sur ses pas d'enfants pour voir la *progression* de l'arbre. Comme si cet arbre

²⁸ « À dix ans j'en jugeois mieux que César à trente. » OC I, p. 24.

représentait en quelque sorte sa propre progression d'homme. Et aussi comme si ses actes quasi-irréfléchis d'enfant avaient une valeur de destin et de caractère pour celui qu'il était devenu. Rousseau évoque des raisons assez vagues pour expliquer pourquoi il n'a pas pu se rendre sur le lieu du noyer de son enfance. Aurait-il redouté de ne plus retrouver « son » arbre tel qu'il l'aurait souhaité ? Ceci est de la pure spéculation, mais il faut néanmoins remarquer qu'il existe une disparité entre le discours (où cet arbre semble tenir une place de premier ordre) et la nonchalance avec laquelle il nous explique que, finalement, il n'a pas pu faire acte de pèlerinage. Ce pèlerinage manqué est à rapprocher de tant d'autres (Mme de Warens, par exemple) il peut servir de commentaire sur le mode de fonctionnement de Rousseau par rapport au passé. C'est un homme de rupture, ce qui est confirmé par cette visite non-accomplie.

Pourtant, il n'y a pas que le ton « romain » pour donner une couleur antique à cette scène ; le choix des expressions nous rappellent également l'intérêt de Rousseau pour le monde gréco-romain. En parlant des difficultés des enfants lors de leur première tentative de construction, Rousseau nous gratifie d'un extrait tiré des *Géorgiques* de Virgile : « *Omnia vincit labor improbus* » (« Le travail acharné vainc tout »), qui est bien dans la veine de la vanité démontrée par lui. Ici Rousseau fait appel à une autorité littéraire prestigieuse pour parler de lui-même et justifier la vanité qu'il se reproche, sans trop s'en vouloir. Nous sommes bien dans le monde des défauts « aimables ».

D'autre part, l'aqueduc dont Rousseau est l'auteur est annonciateur du vrai aqueduc qu'il visitera près de Nîmes lorsqu'il se rendra à Montpellier en 1737. Jean-Jacques se considère-t-il comme l'égal des

Romains ? En disant son impression et ses réflexions sur la grandeur de Rome ne fait-il pas, d'une certaine façon, l'éloge de lui-même puisque à un âge précoce (et certainement sans modèle) il a été capable de faire la même chose, mais en taille miniature. Rousseau se veut par moments l'égal des grands hommes de l'Antiquité : son allusion à « toutes sortes de ruses » qu'il a employées pour alimenter en eau son saule nous conduit à penser à « l'homme aux mille ruses », Ulysse lui-même ! La vanité de Rousseau lors de cette scène n'est qu'à moitié dévoilée. Il se voit supérieur à César et l'égal d'Ulysse tout en le disant sur le mode de l'humeur. Autrement dit, Jean-Jacques ne dévoile qu'une partie de son immense orgueil (pensons au préambule où il « convoque » Dieu comme témoin), laissant au lecteur attentif le soin de lire entre les lignes les autres signes d'orgueil dont il tente de minimiser la portée en les maquillant par la parodie. Cela étant, on ne peut pas s'empêcher de trouver que les défauts du jeune Jean-Jacques, qu'ils soient feints ou réels, ne manquent pas dans chacune des scènes de Bossey, et que ceci contribue à notre réception troublée de ce prétendu paradis.

Mais comme toujours avec ce paradoxe vivant qu'était Rousseau, il y a également une partie cachée qui appartient à la lumière. Ainsi, ce travail acharné est aussi celui du futur écrivain. Celui qui avait choisi la remise en cause de la société et notamment de la hiérarchie qui trouve son symbole dans « l'auguste noyer ». Ce terme est encore une fois dans le registre de l'Antiquité, tout en représentant une forme d'inégalité. Car le saule des enfants dépendait du noyer pour sa survie ; en même temps, le noyer était l'idée-crédation d'un adulte, M. Lambercier : le détenteur du pouvoir dans le petit monde de Bossey. En détournant l'eau

de « l'auguste noyer » pour alimenter un plus petit arbre, Rousseau rétablit à son échelle la justice de la nature. Il vient au secours du plus faible. Mais c'est surtout sur la question de la place légitime qu'il doit occuper dans ses rapports avec le pouvoir que cette scène nous intéresse. Le fait de creuser un tunnel secret indique que le petit Rousseau avait le sens de l'interdit concernant son ouvrage. Et cela indique, malgré le côté fripon de cette scène, une volonté de remise en cause du pouvoir de son maître. M. Lamercier a fait participer les deux enfants au baptême de cet arbre en les nommant « parrains ». Cela n'a pas pourtant pas suffi ni à l'orgueil, ni à l'esprit revanchard de Rousseau. Car, on peut supposer que, comme à l'instar de sa revanche sur Mlle Lamercier pour la fessée, Jean-Jacques aurait placé ces scènes dans cet ordre afin de « régler ses comptes » avec M. Lamercier suite à l'injustice du peigne cassé. Néanmoins, ces deux revanches ne se situent pas sur le même plan. Car, la revanche sur Mlle Lamercier était une simple question de destin ou de maladresse de la part de celle-ci. Et aussi, comme le souligne Rousseau, il n'a été que le simple et passif observateur de la culbute de Mlle Lamercier. D'ailleurs si on lit dans cette culbute une espèce de revanche, on est en droit de se demander sur quoi il aurait pris sa revanche ? Est-ce le fait de lui avoir administré une fessée, ou plutôt d'avoir cessé cette pratique (à son grand regret) ? Dans le cas de cette dernière hypothèse, c'est en fait l'enfant dépravé qui prenait sa revanche parce qu'il a été privé d'un plaisir qui était pour lui une source inégalée de jouissance. Tandis que son geste de révolte à l'égard de M. Lamercier se situerait sous une forme de rétablissement de la justice, puisque le jeune Rousseau se considérait comme la victime innocente d'un « carnifex »

(encore une référence au monde romain, ou bien aux bourreaux de L'Église). En tout cas, l'injustice de la punition pour le peigne cassé peut expliquer le geste de l'enfant Rousseau. Ce geste préfigure le caractère révolté et sensible de l'adulte Rousseau. Il donne aussi son plein sens à la déclaration de sortie d'enfance qu'il prononce à la suite de cette punition. Car ce n'est pas tant la perte de l'innocence dont il parle mais de l'entrée de l'injustice dans son monde à lui. Il est évident qu'il y a un lien étroit, on pourrait dire en miroir, des injustices que Rousseau subira par la suite quand il sera décrété de prise de corps par le Parlement de Paris et par le Consistoire de Genève suivant la publication de *l'Émile*. Rousseau au cours du séjour à Bossey se pose déjà en victime expiatoire de l'injustice des hommes.

C'est sur cette question de l'injustice et sous son aspect binaire par rapport à la scène du peigne cassé que la scène prend toute son importance. Car la réponse de Rousseau à l'injustice par la suite sera presque toujours faite de façon diagonale et indirecte. Sa passivité se voit au grand jour, ses réactions viriles se feront par outil ou chose interposées. Ici, c'est la rigole-aqueduc qui sert de vecteur à sa révolte, plus tard ce sera sa plume.

Pour résumer la scène du noyer, et avant de passer à une autre scène qui en dit long sur le caractère de Rousseau, nous ferons une dernière remarque qui est à la fois liée à la structure du séjour à Bossey et à sa vanité déclarée. Ceci nous permettra aussi de faire un premier bilan (même incomplet) et qui devrait rendre possible un jugement quant à la question de progression au sein des *Confessions*.

Nous avons déjà relevé certaines difficultés, voire des incohérences, dans l'ordre des scènes de son séjour à Bossey. En partie, ces contradictions ont été expliquées par une structure cachée, c'est-à-dire que la scène du noyer clôt ce séjour parce qu'elle répond de manière souterraine à la scène qui la précède. Cela étant, et si l'on prend ce séjour dans son ensemble en s'attachant au défaut de vanité, on remarquera que la structure de son séjour est circulaire.

Le commencement de ce récit nous dit : « Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, et me ramenèrent à l'état d'enfant »²⁹. Si nous faisons abstraction de la fessée reçue de la main de Mlle Lamercier, nous pouvons dire que la seule faute que Jean-Jacques confesse est celle de la vanité. Et sa vanité est intimement liée à sa notion de la grandeur romaine. Selon la phrase introductrice du séjour à Bossey, Rousseau y est arrivé avec cette « âpreté romaine », ce qui signifiait une espèce de dureté, de sévérité qui s'apparente à l'orgueil. De l'orgueil à la vanité, le chemin est court. Ou l'on pourrait préférer dire que l'orgueil est père de la vanité, si ce n'est pas l'inverse. Sur ce plan, nous ne souhaitons pas « couper les cheveux en quatre », ce que l'on retient est la source « romaine » de ces deux défauts. Mais aussi la contradiction évidente entre ce que Rousseau annonce aux lecteurs au début de son séjour à Bossey et la réalité relatée sur ce séjour. En somme, il est présenté comme un lieu paradisiaque, où Jean-Jacques est redevenu, en quittant la ville de Genève, un enfant « naturel ». Or, l'examen de ce même séjour nous montre que sous des aspects de paradis innocent, il rode un trouble profond que ce soit sur le plan des

²⁹ OC I, p. 12.

sens, sur celui de l'injustice, et de la vanité. C'est-à-dire que ce trouble n'est pas gratuit et que Rousseau a beau tenter de nous donner une impression générale de bonheur, ce trouble (et Jean-Jacques y participe pleinement) est néanmoins présent. Nous considérons que Rousseau, *in fine*, est aussi responsable en partie de la déception que ressent le lecteur attentif en lisant ce passage. On attendait que l'enfant Rousseau perde de sa dureté romaine, à la sortie, on retient sa vanité.

C'est pour cette raison que l'on a l'impression que Rousseau fait du sur place : que la progression n'est que de façade, qu'il y a tromperie du lecteur. Cette dernière idée est osée, mais justifiée car le contrat de Rousseau de tout dire (« le bien comme le mal ») n'est pas respecté dans la mesure où il ne va pas au bout de ses analyses en cachant (volontairement ou non) certaines parties obscures de son « âme ». Car pour nous le séjour de Bossey, et la scène de « l'auguste noyer » en est un témoignage, ne consiste nullement en un retour à l'enfance mais une confirmation du caractère vaniteux de la personnalité de Rousseau. Romain il est venu, encore plus Romain il repart. L'humour, les cris d'injustice, l'éloquence de l'écrivain ne peuvent pas nous empêcher de voir cette vérité. Ce prétendu retour à l'innocence originelle n'est pas gâché tant par les autres que par le caractère orgueilleux de Jean-Jacques qu'il importe lui-même en venant à Bossey. C'est pourquoi nous pensons que la structure circulaire de ce séjour valide la notion de non-progression. Jean-Jacques, qui a toujours voulu attribuer soit au destin, soit à l'incompréhension des autres, les malheurs de sa vie, a rarement cherché chez lui-même les sources de ses propres malheurs. En définitive, cela est le cas ici. Mais passons maintenant à la deuxième scène qui nous

intéresse pour voir si elle confirme ou contredit notre premier jugement
sur la progression de Rousseau.

CHAPITRE 2

L'HOSPICE DE TURIN

*Je suis en racontant mes voyages comme j'étois en les faisant, je ne saurois arriver.*³⁰ J.-J. Rousseau

Cette scène centrale parmi les trois que nous étudions devait constituer un tournant dans la vie de Rousseau. En effet, arrivé à l'âge de seize ans, le jeune Jean-Jacques s'est retrouvé «*enfermé dehors*» de sa ville natale. Car, d'après lui, à cause du zèle d'un capitaine de Genève qui aurait procédé à la fermeture des portes avant l'heure, il s'est retrouvé malgré lui en vagabondage forcé. Encore une fois, Rousseau tente de créditer ce qui lui arrive, non à sa propre volonté, mais au destin. Il faut néanmoins rappeler que Jean-Jacques n'était pas le seul membre de sa famille à avoir succombé à la tentation du grand large et des voyages.³¹

³⁰ OC I, p. 172.

³¹ Le père de Jean-Jacques a exercé son métier d'horloger à Constantinople et son frère aîné a quitté Genève sans jamais donner de nouvelles. «*D'un tempérament instable, il [le père de Jean-Jacques] décide de se faire horloger à Constantinople, dans la petite colonie genevoise du quartier de Péra. Il reparut à Genève en septembre 1711.*» D.J.J.R., p. 831. Quant au frère, François, de sept ans l'aîné de Jean-Jacques, il a pu quitter la famille suite à une dispute avec le père, jetant ainsi des doutes sur

D'autre part, toute sa vie Rousseau parlera avec passion de ses voyages à pied. Et dans une certaine mesure son amour de l'herborisation est fortement associé à l'amour du mouvement et des grands espaces.

D'UNE RELIGION L'AUTRE

D'ailleurs, l'arrivée à l'hospice Spirito Sancto, où il était prévu qu'il entrât dans la religion catholique et romaine, avait été précédée d'un long voyage à pied de chez Mme Warens jusqu'à Turin. Jean-Jacques arrive à Turin enchanté par ce voyage et aussi à l'idée de voir une grande ville. Ce n'est qu'une fois les portes fermées, derrière lui, à l'hospice qu'il semble se souvenir de la raison pour laquelle il est là. Nous avons le sentiment que Rousseau souhaite donner à ce voyage une forme de légèreté qui se démarque du but annoncé : son apostasie en tant que calviniste et, comme il le dit lui-même, la trahison « de la religion de ses pères ». On peut se demander si Rousseau ne cherche pas à minimiser la valeur de son acte en lui accordant ce ton, tout au moins au début, d'une légèreté

l'aspect idyllique de la famille Rousseau. Cf. l'article « Frère » (pp. 360-365) dans le D.J.J.R.

printanière³². Rousseau au cours des quelques semaines qu'il passera chez la confrérie du Spirito Sancto offrira une résistance de forme et aussi une volonté très passagère de fuir, mais il y aura toujours un obstacle soit matériel (les portes fermées) ou soit de conscience (il s'est déjà engagé à devenir catholique). En somme, la passivité à l'égard de l'acte à venir est brutalement évidente et l'on peut dire qu'une fois les portes refermées sur lui, il n'allait pratiquer d'autre politique que celle du « si ». C'est-à-dire encore une fois accorder au destin la responsabilité de son apostasie.

Cela étant, la passivité de Rousseau lors de cette scène n'explique pas totalement son contenu. Car Rousseau, au-delà de toute question de foi, était habité de rêve de grandeur à cette époque de sa vie. Sa déception à la sortie de l'hospice du peu d'argent qu'il a reçu démontre qu'il n'a pas choisi tant la foi catholique pour des raisons purement spirituelles, mais par ambition personnelle : le texte sous-entend qu'il espérait non seulement plus d'argent mais aussi que les portes des maisons s'ouvrent pour lui donner la chance de se réaliser dans le monde. Son engagement plus tard comme secrétaire d'ambassade à Venise sera le sommet de ses ambitions mondaines pour réussir par le travail et grâce

³² Rousseau arrive à l'hospice Spirito Sancto le 12 avril 1728, et n'a donc pas encore 16 ans révolu. D.J.J.R., p. 895.

à une position sociale. Néanmoins, cette scène contient certains éléments qui suggèrent cette ambition. Une autre hypothèse serait que Rousseau aurait changé de religion pour simplement pouvoir mener une vie d'aventurier. Car le côté picaresque est bel et bien présent dans cette scène. Sa « manie ambulante » est autant topographique que religieuse, puisque plus tard adulte, il optera pour sa religion d'origine. En tout état de cause, sur le plan de la chronologie, cette scène est importante car en se faisant catholique, Jean-Jacques se coupe de ses origines et de sa ville natale. Ce qui constitue malgré tout un acte grave. Mais, en même temps cet acte aura comme conséquence de le jeter sur les routes de l'aventure : il a refusé de rentrer dans le moule en suivant professionnellement la voie de son père. En somme, les enjeux pour le Rousseau de seize ans sont vitaux, ceux de l'écrivain adulte le sont aussi.

Nous avons vu que Rousseau écrivain accordait une grande importance à l'enfance dans le devenir de son être. Par contre, dans cette scène nous ne sommes pas confronté aux actions d'un jeune enfant, mais à celles d'un jeune adulte qui estime qu'il a une maturité précoce : « Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je sentis, je pensai toujours en

homme.³³» Il va de soi qu'il ne faut pas prendre ses paroles au pied de la lettre, mais plutôt comme l'expression d'une grande maturité sur un certain plan. Car, d'un autre côté, Rousseau a toujours clamé haut et fort qu'il était resté comme un enfant.

Par cette scène Rousseau renouvelle au lecteur son intention de tout dire, comme s'il mettait en garde ou prévenait ses lecteurs de la nature choquante de ce qu'ils allaient lire. Pour autant, nous verrons que les parties obscures de son récit ne manquent pas, sans oublier des contradictions et paradoxes que l'on trouve dans le texte même. Sur la question de la progression, trois thèmes nous paraissent importants dans cette scène : 1) la liberté par rapport à la question de l'enfermement ; 2) la question religieuse par rapport à son père et sa famille ; et 3) la question du sexe et de l'identité sexuelle de Rousseau. Bien évidemment on ne saurait traiter ces trois thèmes indépendamment les uns des autres, ni négliger de les examiner à la lumière du contrat autobiographique de Rousseau. Autrement dit, le lecteur doit-il croire aveuglement, par exemple, les protestations très vives (trop vives ?) à propos de sa naïveté concernant les avances homosexuelles du « maure » ? Intuitivement, nous sentons qu'il y a lieu de mettre en doute la franchise de Jean-Jacques. Nous verrons s'il n'y pas lieu de penser que Rousseau aurait omis de faire certains aveux « obscurs et fangeux ».

³³ OC I, p. 62.

Comme il a été souligné plus haut, l'arrivée de Jean-Jacques à l'hospice Spirito Sancto met un terme à la liberté vagabonde qu'il avait ressentie lors de la traversée des Alpes. La fermeture de la grosse porte va déclencher chez lui une prise de conscience de la gravité de sa démarche.³⁴ Avant de quitter Mme de Warens il était pris dans le tourbillon d'un coup de foudre romanesque pour elle, qui reléguait au deuxième plan toute question de foi.³⁵ Cette formulation éloquente laisse supposer que sa foi nouvelle était davantage basée sur les sens que sur un sentiment religieux. Ce qui importait aussi, lors de sa première rencontre avec elle, était probablement le sentiment de liberté qu'il ressentait après avoir quitté l'austérité de la Cité de Calvin. Une liberté fondée aussi sur son besoin d'être lui-même, et pour devenir lui-même, pour se définir, le jeune Jean-Jacques avait besoin de dire non. Non à la rigueur calviniste qui ne laissait pas de place à son originalité personnelle. Jean-Jacques savait qu'en restant à Genève il allait forcément devenir « le fils de son père », même si son père était en fuite pour une histoire

³⁴ « En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable et commençoit à me donner à penser [...] » OC I, p. 60.

³⁵ « Que devins-je à cette vue [celle de Mme de Warens] ! [...] Je vois un visage petri de grâces, de beaux yeux bleus plein de douceur, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappa au rapide coup d'œil du jeune prosélyte ; car je devins à l'instant le sien ; sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis . » (c'est moi qui souligne) OC I, p. 49.

de duel. C'est-à-dire que même en changeant de métier, il le fera par rapport à son père. En choisissant de ne pas revenir à Genève et de surcroît en devenant catholique, il a choisi la liberté de devenir lui-même. Tout en mettant sur le compte du destin, les virages de sa vie, Rousseau était de nature contestataire – un opposant à la *doxa*.³⁶ Expliqué tel quel, tout ceci a l'air simple et limpide, mais cette apparente simplicité est trompeuse. Car, parallèlement à son besoin de dire non il possédait aussi un besoin de plaire, ou peut-être il est plus exact de dire *de ne pas déplaire*. Rappelons encore une fois la scène avec Mlle Lamercier où sa crainte n'était pas tant d'être puni mais de déplaire.³⁷ Et combien de fois par la suite se verra-t-il dans des situations contraire à son désir profond, simplement pour ne pas froisser ses grands protecteurs.

Il n'est pas donc illogique de le retrouver enfermé à l'hospice à Turin presque malgré lui. Il aura beau justifier sa présence par une chaîne d'événements qui l'ont placé là, la vérité est qu'il va accomplir cet acte pour ne pas déplaire à Mme de Warens. Ce n'est pas Rousseau qui va nous

³⁶ « La *doxa* désigne l'ensemble des opinions et des modèles généralement admis comme normaux, et donc dominants, au sein d'une société à un moment donné. Le lieu commun, le stéréotype, les idées reçues font partie du discours doxique. Au grec *doxa* répond *paradoxa* qui signifie 'en marge de l'opinion normale' ». *Le Dictionnaire du littéraire*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002, p. 154.

³⁷ « J'étais plus fâché de déplaire que d'être puni, et le signe du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. » OC I, p. 14.

faire cet aveu directement, c'est plutôt en écoutant et le récit de son séjour et le contenu de ses commentaires que l'on se rend compte que Jean-Jacques a fait un voyage à rebours vers ce qu'il tentait de fuir. Car à Turin c'est l'histoire qui se répète : les portes qui se referment sur lui sont l'équivalent de celles qui se ferment à son retour à Genève. À cette différence près : les portes fermées de Genève équivalaient à une liberté vagabonde qui faisait partie de son caractère, tandis que celles de l'hospice l'enferment dans un espace clos et qui brutalise son besoin de liberté.

Cette privation de liberté explique en grande partie la façon dont Rousseau va percevoir les personnes à l'intérieur de l'hospice. D'abord ses co-catéchumènes hommes sont présentés comme des « professionnels » du baptême rémunéré. Selon les *Confessions*, plusieurs lui ont expliqué qu'ils allaient d'un pays à l'autre afin de percevoir la somme qui revenait au nouveau baptisé une fois sorti de l'institution religieuse chargée des conversions. Autrement dit, l'intérêt pécuniaire primait, selon Rousseau, sur toute question de foi. Ensuite, ce sont les prêtres qui sont les cibles de sa critique. Ceux-ci sont censés agir avec concupiscence envers les catéchumènes de sexe féminin. Rousseau, qui s'est laissé aller à des

propos peu chrétiens à l'égard de ces femmes³⁸, n'a pas été indifférent à la beauté d'une jeune fille de confession juive et qui, toujours selon lui, aurait eu son séjour prolongé de plusieurs semaines afin de laisser le temps à son confesseur de la séduire. En somme, Rousseau peint un tableau de ce milieu qui met en relief le manque de vertu des participants. Une image qui est digne de la propagande calviniste : «[...] j'avais l'aversion particulière à notre ville pour le catholicisme, qu'on nous donnoit pour une affreuse idolatrie, et dont on nous peignoit le Clergé sous les plus noires couleurs»³⁹. Doit-on considérer que c'est le futur apostat de seize ans qui présente les choses ainsi par déférence à l'égard de la religion de son père ? Ou faudrait-il attribuer cette déformation à l'auteur Rousseau pour qui l'opposition à la religion organisée était bien établie au moment de la rédaction ? À la limite il n'est pas très important d'attribuer soit à l'un, soit à l'autre la responsabilité du ton anti-clérical que l'on trouve dans cette scène. Il importe simplement de le faire remarquer. Par contre, l'importance qu'il accorde à la résistance théologique aux prêtres nous semble l'œuvre du jeune Rousseau.

³⁸ «C'étoient bien les plus grandes salopes et les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur». OC I, p. 60.

³⁹ OC I, pp. 62-63.

A priori, Rousseau fait de la résistance à cause de sa mauvaise conscience. Mais, malgré cette mauvaise conscience, il admet qu'il n'a pas la force morale de reculer à partir du moment où il est à l'hospice. Sa seule stratégie pour soulager sa conscience serait de faire durer la controverse afin de ne pas vendre sa foi à trop bon compte. D'abord mêlé aux autres catéchumènes, Rousseau présentait ensuite tellement d'objections au vieux prêtre qui avait le groupe en charge que le lendemain, il se retrouvait en tête-à-tête avec un prêtre plus jeune sûrement formé pour affronter ce type de résistance à la protestante.

Il est intéressant à noter qu'après de ce prêtre, Rousseau ressent rapidement qu'il n'est pas à la hauteur sur le plan du savoir. D'ailleurs, on peut remarquer, encore une fois, que Rousseau, qui se réclame des Romains, admet le mal qu'il a à manier leur langue : « Il [le jeune prêtre] sentoit qu'il ne risquoit pas grand-chose, et qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier des livres, et *trop peu latiniste* (c'est moi qui souligne) pour trouver un passage dans un gros volume, quand même je serois assuré qu'il y soit »⁴⁰. Voilà notre Rousseau qui nous répète depuis le début des *Confessions* l'influence et l'admiration qu'il avait pour la Rome antique, et qui a toujours du mal à

⁴⁰ OC I, p. 66.

maîtriser la langue de Cicéron. Ici on retrouve le même Rousseau qui à dix ans se considérait (sur le ton de l'humour certes) comme le supérieur de César et qui est incapable de lire le latin. Nous relevons ce point parce que nous y accordons une importance fondamentale. Comme nous le savons, Rousseau a été un grand autodidacte, capable d'apprendre des choses très diverses, y compris les arts et des sciences. Pour nous, sa tendance à trébucher sur le latin signifie le mal qu'il a à vivre selon les contraintes romaines de la *virtus*.⁴¹ La force de caractère qu'il admirait tant chez les anciens romains n'était pas d'une certaine manière à sa portée, ou plutôt ne correspondait pas à son caractère. D'ailleurs, si sa première réforme a été un échec c'est en partie à cause des objectifs qu'il s'était fixés et qui ne convenait pas à son être profond. Mais nous allons revenir plus loin à Rousseau et à cette réforme dans la troisième partie de cette étude.

Il y a chez Rousseau dans toute l'affaire de sa conversion une dimension de vanité qui revient sans cesse. Déjà en arrivant à l'hospice sa façon méprisante de décrire ses co-cathécumènes sous-entend la

⁴¹ C. Walter dans son article «Rousseau et le latin», souligne qu'un autre «[...] trait caractéristique du personnage, qui est une incapacité foncière à supporter les contraintes. Autrement dit, l'apprentissage du latin exige un «travail de romain». C. Walter, «Rousseau et le latin», in *Les Confessions (Livres I à IV)* [l'écriture de soi, Ellipses, 1996. p. 32.

supériorité qu'il ressent vis-à-vis des autres. Ensuite, dès le premier jour d'instruction religieuse, il fait étalage de ses quelques connaissances en théologie ce qui provoque de l'ennui chez les autres. En dépit de sa décision de se convertir, il a la vanité de tenter de faire changer de confession le deuxième prêtre qui le prépare à la conversion. Bien entendu, la vanité de Jean-Jacques est une attitude car il se rend vite compte qu'il n'a pas suffisamment de science (bien qu'il cite saint Augustin, ce qui constitue une forme d'ironie : l'auteur à qui il a emprunté le titre de son ouvrage considérait le moi comme haïssable, tout le contraire de Rousseau !) pour résister sur le plan rhétorique. Il faut aussi tenir compte de la mauvaise conscience de Rousseau changeant de religion. Dans une certaine mesure cela peut expliquer ses réactions d'orgueil et de vanité.

Rousseau tient à nous faire savoir qu'il a eu la meilleure des éducations possibles : « [...] si jamais enfant receut une éducation raisonnable et saine, c'a été moi. »⁴² Et il continue en donnant son pedigree religieux (son père probe et religieux, ses trois tantes dévotes et croyantes), sans oublier l'éducation religieuse de M. Lamercier, qui, : « [...] bien qu'homme d'Eglise et prédicateur, étoit croyant en dedans

⁴² OC I, p.61.

[...].» Ce «bien que» en dit long sur la méfiance de Rousseau à l'égard des religions organisées, y compris celle de «ses pères». Et indique cette indépendance d'esprit qui le caractérisera toute sa vie. Sur ce point, il n'est pas aisé de savoir si c'est le jeune Rousseau ou l'auteur de la maturité qui parle de son éducation religieuse. On peut croire facilement que le futur converti pouvait éprouver de la fierté concernant celle-ci, mais porter un jugement aussi anti-clérical ne semble pas à la portée d'un Rousseau de seize ans. Cela étant, cette petite digression nous permet de poser la question évidente du pourquoi de la conversion de Rousseau et, par conséquent, de sa présence à l'hospice.

Car Rousseau en parlant de l'éducation qu'il a reçue semble énoncer de très bonnes raisons pour *ne pas se convertir* au catholicisme. Il donne l'impression de «s'enfoncer» plutôt que de faire son apologie. Son argument final pour expliquer pourquoi il se convertit se trouve en fait en dehors de toute question religieuse ou de foi. Malgré le côté sordide, malgré ses critiques à peine voilées sur les mœurs des religieux, malgré son éducation hors pair, il persiste dans sa démarche par faiblesse. Tout comme à Bossey, où le trouble, en dépit de ses grands mots sur le paradis retrouvé, était présent à plusieurs niveaux, il en est de même à l'hospice. L'absence d'un être bon est à remarquer : Rousseau n'est pas

non plus tendre avec lui-même, comme s'il portait une forme de culpabilité pour ses actes. Ce sentiment de culpabilité n'est nullement annoncé comme il le fait à propos de Marion. Au risque de se répéter, il faut quand même dire que Rousseau dresse une litanie de raisons pour rester calviniste et ce qu'il appelle « une petite vilaine aventure » aurait pu lui fournir une raison supplémentaire pour ne pas sauter le pas vers « le papisme ».

RELIGION ET SEXE

Au début de notre analyse de cette scène nous avons évoqué l'opposition entre le lieu ouvert de son voyage et le lieu fermé de son apostasie. Rousseau dresse un bilan tout à fait noir des personnages occupant ce lieu. Ajouté à cela le fait que moralement tout au moins Jean-Jacques ne ressent pas la liberté de quitter ce lieu fermé, il ne manquerait plus que la contrainte sexuelle pour donner à cet endroit des airs sadiens. L'isolement relatif, l'astreinte d'y rester et ensuite les avances homosexuelles du « Maure » nous rappelle l'ambiance inquiétante des romans de Sade. Sachant également les tendances masochistes que Rousseau avoue, le lecteur se trouve dans l'attente du

«pire». Le «pire» serait clairement que Rousseau avoue son homosexualité tout comme il a avoué son amour pour les fessées. Mais soit pour des raisons de convenances sociales de l'époque, soit tout simplement parce qu'il n'avait aucune attirance pour les hommes, Rousseau a choisi un autre angle pour nous présenter cet incident.

Jean-Jacques opte pour la voix de l'innocence pour raconter cet incident. Tout est noir autour de lui, tout est innocence chez lui. C'est le jeune Rousseau candide qui nous raconte que : « Quelque effroi que j'eusse naturellement de ce visage pain d'épice [...] j'endurois ces baisers en me disant en moi-même : le pauvre homme a conçu pour moi une amitié bien vive, j'aurois tort de le rebuter. » Malgré les avances acharnées du «maure», Rousseau s'obstine à ne rien comprendre – ou plutôt il joue la carte de l'innocence bafouée au lieu de traiter cette question avec franchise. Après tant de tentatives pour le séduire, Rousseau se retrouve seul avec le maure dans la salle d'assemblée. En dépit de l'innocence de Rousseau, on doit se demander comment il a pu se retrouver seul avec un homme à qui il avait reproché les libertés qu'il prenait : « Il [le maure] m'accostoit volontiers, causoit avec moi dans son baragouin franc, me rendoit de petits services, me faisoit part quelquefois de sa portion à table, et *me donnoit surtout de fréquens baisers avec une*

ardeur qui m'étoit fort incommode »⁴³ (c'est moi qui souligne). Rousseau est de toute évidence incohérent, voire mal à l'aise, à propos de cette scène d'homosexualité. Lorsque le maure tente de le faire participer à ses jeux de masturbation, la réaction de Jean-Jacques est équivoque, car il parle en premier d'un mouvement de recul, mais « sans marquer ni indignation ni colère. Rousseau justifie son manque de réaction négative par son ignorance en matière sexuelle : « [...] car, je n'avois pas la moindre idée de ce dont il s'agissoit [...] »⁴⁴. Une mauvaise foi aussi flagrante est rare chez Rousseau. Ce cri de vierge effarouchée ne convient pas à un garçon de seize ans qui disait de lui-même qu'il était d'une sensualité précoce. Par ailleurs, nous avons presque la preuve que lors de la fessée de Mlle Lambercier il avait eu une érection, voire plus. Les dires précédents sur sa nature sensuelle et précoce sont en contradiction avec ses déclarations d'ignorance sur les agissements du « maure ». Comment croire qu'un jeune homme sensuel comme l'était Rousseau n'aurait pas eu recours à l'onanisme avant l'âge de seize ans. D'autant plus que, par la suite il va raconter qu'il ne pouvait pas rendre visite à certaines femmes sans s'arrêter en route pour « se soulager » à sa manière. Bref, le lecteur ne peut s'empêcher d'avoir l'impression

⁴³ OC I, pp. 66-67.

⁴⁴ OC I, p.X.

d'avoir pris Jean-Jacques « la main dans le sac », c'est-à-dire que, sur ce point, il nous ment. Ou bien, il n'ose pas tout dire : sa déclaration d'innocence est trop vigoureuse pour être vraie, et c'est cette vigueur elle-même qui jette le trouble dans l'esprit du lecteur. Mais entendons nous bien : le but de cette étude n'est ni de confondre un accusé, ni de pister les dires de Rousseau comme si nous étions un commissaire de police. Néanmoins, notre interrogation n'est pas dénuée d'intérêt dans la mesure où le pacte de Rousseau selon lequel il dira « toute la vérité » se trouve légèrement affaibli par cette déclaration d'innocence peu crédible. Il semble que la sexualité de Rousseau soit un domaine extrêmement trouble (cf. son autre « expérience » homosexuelle à Lyon, ses habitudes de masturbation, son besoin d'être humilié par les femmes, etc....) et que finalement toute discussion plus approfondie sur cette question serait oisive et n'apporterait pas grand chose au sujet de la progression. Après tout, nous ne faisons pas un procès *post mortem* des choix sexuels de Rousseau. Mais si la scène du Maure tient une place importante dans son séjour à l'hospice ce n'est pas en tant que révélateur des choix sexuels de Rousseau, mais plutôt pour servir de point de comparaison entre les hommes dépravés et la pureté de Jean-Jacques.

LA RÉACTION AUX MÉSAVENTURES DE JEAN-JACQUES

La dépravation du maure passe pour une évidence telle qu'elle est racontée dans cette scène. Rousseau nous décrit avec candeur le dégoût qu'il ressent devant la frénésie sexuelle du maure (peu importe que celle-ci soit feinte ou non) : « Je ne pouvais pas comprendre ce qu'avoit ce malheureux ». La remarque la plus curieuse que fait Rousseau à propos de l'orgasme du maure est qu'il se met à la place des femmes : « [...] mais si nous sommes ainsi dans nos transports près des femmes, il faut qu'elles aient les yeux bien fascinés pour ne pas nous prendre en horreur.⁴⁵ » S'il est vrai que Rousseau imagine le dégoût que les femmes pourraient ressentir face à cet « obsène et sale maintien », il exprime également, bien entendu, son propre dégoût devant cette manifestation animale et brutale du désir naturel. Son dégoût l'incite à raconter aux autres les agissements du maure et c'est dans la réaction, aux yeux des autres, que la notion de progrès va rentrer en ligne de compte.

C'est sûrement sous le choc que Jean-Jacques ressent le besoin pressant de raconter aux autres ses « mésaventures ». Peut-être aussi

⁴⁵ OC I, p. 67.

pour se rassurer que tous les hommes ne soient pas comme le «maure». Autrement dit, il recherchait la preuve, les indices que le «maure» était un homme anormal, un dépravé en somme, et que lui-même était dans la norme en rejetant les avances du «maure». Rousseau avait subi une tentative de viol et quels que soient les doutes que l'on puisse admettre sur sa réaction de «vierge effarouchée», il est tout à fait concevable qu'il ait pu être en état de choc. Il est à noter que la première personne à qui il raconte ce qui lui était arrivé est une femme, et non pas un prêtre. De plus, cette femme («notre vieille intendante») représente une figure maternelle. Dans son désarroi Jean-Jacques s'attendait à trouver confirmation chez les autres du dégoût ressenti devant les accès du «maure». Il sera déçu.

À l'exception de la «vieille intendante» toutes les autres personnes au courant de cette affaire auront une réaction aussi «dépravée» sur le plan de la morale comme sur le plan religieux. Et malgré les mots condamnant le maure par la Dame Lorenza («*can maledet, brutta bestia*»⁴⁶), elle demande à Rousseau de garder le silence. À force de raconter sa mésaventure à tout le monde, Jean-Jacques se fait convoquer le lendemain par un des administrateurs qui lui reproche de

⁴⁶ «Maudit chien! Sale bête!».

ternir la réputation de la maison. Tout en expliquant que les rapports homosexuels étaient défendus, il lui raconte que la même chose lui était arrivée dans sa jeunesse et que ça ne faisait pas si mal que ça⁴⁷ ! De plus, cet administrateur était assisté d'un « [...] Ecclesiastique que tout cela n'effaroûchoit pas plus que lui. » En somme, le jeune Rousseau qui s'attendait sans doute à de l'empathie de la part des gens de l'hospice se retrouve presque en « faute »⁴⁸ ! Non seulement on fait sermon à Jean-Jacques, mais il y a aussi le choc de voir que le « maure » continue d'être traité comme avant, comme si son acte était tout à fait normal et acceptable. Comme l'écrit Rousseau dans la version romancée (*l'Émile*) de cette scène : « [...] il se vit traiter en criminel pour n'avoir pas voulu céder au crime.⁴⁹ » Cependant, cette aventure ou mésaventure n'est pas simplement une scène anecdotique tirée d'un quelconque roman picaresque. Rousseau en nous racontant cette « vilaine aventure » ainsi que le reste de son séjour à l'hospice cherche à créer une dialectique entre lui (« le meilleur des hommes ») et les autres. Et c'est à partir de cette dialectique que nous pouvions tenter de répondre à notre question sur la progression chez Rousseau.

⁴⁷ OC IV, p. 559.

ROUSSEAU ET LES AUTRES

La force de Rousseau dans ce passage tient en partie dans le fait qu'il ne dit à aucun moment clairement qu'il est meilleur que les autres personnes qui se trouvent à l'hospice. Il s'étonne, il gémit sur son sort, il glisse des mots amers en direction des cadres de l'institution y compris les prêtres, mais il laisse le soin au lecteur de se rendre compte qu'il est différent. Différent, c'est-à-dire mieux que les autres hommes puisqu'il n'a pas cédé aux avances du maure⁴⁸; et chose sûrement plus importante, malgré son jeune âge, il juge mieux que les autres. Rousseau se montre plus moral, plus sûr de sa moralité. Il n'aurait pas été étonnant qu'il accepte comme « parole d'évangile » les dires de l'administrateur de l'hospice (secondé par un ecclésiastique) qui l'incitaient à fermer les yeux sur les agissements du « maure ». Et ceci, surtout, à cause de sa relative fragilité compte tenu de son jeune âge et de son statut de cathacumène. Il s'est présenté à l'hospice pour entrer dans l'Église catholique et romaine, ce qui supposait une forme d'obéissance, ou tout au moins une perte de sa liberté de conscience en tant que protestant⁴⁸. Donc

⁴⁸ Rousseau est explicite sur la différence qui sépare les catholiques des protestants : « Les Protestans sont généralement mieux instruits que les Catholiques. Cela doit être :

logiquement il aurait dû se sentir en position de faiblesse par rapport aux personnes qui avaient la charge de l'hospice. Au lieu de cela, et en dépit de la trahison qu'il accomplissait en changeant de religion, Jean-Jacques ressort de cette affaire plus « blanc » que l'on aurait pu attendre grâce au tableau noir qu'il a réussi à dresser des autres personnes de l'hospice.

Sous cet angle, la naïveté de Rousseau devant les assauts de nature sexuelle du « maure » prend un autre sens. Car c'est bien sa naïveté, sa pureté qui permettent à Rousseau de creuser ce fossé entre lui et le maure et ses « complices ». En effet, Jean-Jacques passe pour une victime expiatoire. La pureté de Jean-Jacques, aussi surprenante qu'elle puisse paraître, lui sert de bouclier en quelque sorte face au mal qui ronge cette institution. D'autant plus qu'au sein de l'hospice, on s'attendrait à une haute tenue morale : les ecclésiastiques, en refusant de condamner le « maure », se placent au même niveau moral que ce dernier, voire pire puisqu'il était de leur devoir de veiller à la préparation du baptême des nouveaux convertis.

Clairement, Rousseau nous montre (on est tenté de dire : nous démontre) que sans faire d'effort, en étant simplement lui-même, et

la doctrine des uns exige la discussion, *celle des autres la soumission* . Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à ce décider. » (c'est moi qui souligne) OC I, p.65.

malgré les vices qu'il rencontre autour de lui, il est naturellement bon. Il est certes vrai qu'il ne cache pas ses fautes. Dans le cas de cette scène c'est sa conversion qu'il se reproche, et il nous le dit. Il ne faut pas non plus être dupe de la finesse de Rousseau concernant cette conversion : si de lui-même il se reproche de trahir la religion de ses pères, c'est aussi pour nous parler de sa faiblesse, et donc attirer la sympathie du lecteur. Car, comme selon l'adage populaire «*pêché avoué est à moitié pardonné*», Rousseau utilise une stratégie de la faute avouée pour paradoxalement se placer dans une position de force par rapport à ce que lui considère comme l'essentiel.

Pour expliquer ce que nous venons de dire, il faut revenir au préambule des *Confessions* où Rousseau nous promet l'histoire de son âme. Il y a une contradiction apparente dans le fait que Rousseau va nous éclairer sur son âme en se mettant en opposition aux hommes d'Église et de surcroît au moment de sa vie où il va devenir apostat pour la première fois. Selon les critères de Jean-Jacques, cette contradiction n'en est pas une, car il estime que le dogme des religions est de peu de poids face à ce qu'il appelle la religion naturelle. Il a payé très cher cette position suite à la publication du *Vicaire savoyard* (condamnation, prise de corps, par le Parlement de Paris ; condamnation également par le

Consistoire de Genève) et par conséquent au moment de rédiger les Confessions, ses idées se trouvent en arrière plan de la scène de l'hospice. Pour revenir à l'âme de Jean-Jacques, il faut dire que cette scène lui permet de nous la montrer en toute sa limpidité.

Nous avons souligné au début de cette étude le paradoxe rousseauiste qui consiste à dire qu'il est toujours le même, tout en admettant qu'il est en constant devenir. La focalisation de cette scène est mise sur l'immutabilité de son âme. Curieusement, là où l'on s'attendait à un changement, à un tournant dans sa vie avec sa conversion au catholicisme, Rousseau nous démontre qu'en dépit des apparences, il reste le même. Ce n'est pas en trahissant la religion de ses pères qu'il se montre tel qu'il est véritablement. Ce changement-là est lié simplement aux conventions de la société et aux contingences de sa vie. Ce qui importe est son être moral et sa liberté. Et Rousseau à travers ces incidences nous le démontre.

D'abord son être moral. Le jeune Rousseau, grâce à une forme de parallélisme entre deux occasions où il pouvait se compromettre nous fait comprendre où se trouve pour lui le point moral essentiel. Au lendemain de son arrivée à l'hospice, il est troublé par sa conscience du fait qu'il est là pour trahir sa religion de naissance. Après maints

sophismes et pas mal de tergiversations stériles, il décide qu'il se convertira à la fin mais seulement après avoir fait acte de résistance *pour le principe*. Cette «*politique*» est celle de la faiblesse et de la passivité, et Jean-Jacques la reconnaît. Par contre, dans son opposition aux hommes d'église sur la question de l'incident du «*maure*», Jean-Jacques fait preuve de courage et d'opiniâtreté. Pourtant, il lui aurait été facile de «*laisser tomber*», de faire comme si de rien n'était, car tous ceux autour de lui l'incitent à respecter «*la loi du silence*». En dépit de son jeune âge, il a su résister à sa manière à cette pression sociale. Son être moral lui a dicté la démarche qu'il devait suivre. Par cet acte, il annonce son indépendance de pensée et une forme de courage qui caractérisera le parcours de Rousseau plus tard. En refusant le consensus qui régnait dans l'établissement sur cette question, Jean-Jacques se définit en disant non à l'hypocrisie des autres. Cette démarche est une force qui relativise sa trahison envers la religion de ses pères. En agissant de la sorte il accomplit deux choses : la première est qu'il démontre sa bonté naturelle ; la deuxième c'est qu'il rend hommage à la religion de ses pères et à l'éducation qu'il a reçue de sa famille.

La bonté naturelle de Rousseau est soulignée dans sa réaction aux avances du maure. Et ensuite par le fait que spontanément il a raconté ce

qui lui est arrivé à un tiers. Un être moins pur aurait pu se poser la question s'il ne fallait pas mieux pour lui se taire, en se disant que les autres allaient supposer éventuellement qu'il était en quelque sorte responsable de l'invitation sexuelle du «maure». D'ailleurs, le discours de l'administrateur allait dans ce sens, puisqu'il croyait que Jean-Jacques était consentant mais simplement peureux devant la perspective d'avoir mal⁴⁹. Dans cette perspective des choses, la naïveté de Jean-Jacques prend un autre sens et lui confère le témoignage de sa différence. Cette pureté-ci renvoie à d'autres scènes des *Confessions* qui sont «difficiles» dans la mesure où les faits ne semblent pas parler en sa faveur, mais où, après réflexion le lecteur attentif comprend comment ces moments apparemment défavorables s'emboîtent dans une vérité qui est plus large, voire globale. Rousseau réclame sans cesse à ses lecteurs de suspendre leur jugement avant de porter un jugement définitif sur lui. Et on peut ajouter qu'il demande aussi (mais sans toutefois le dire) une forme d'exégèse quasi biblique en ce qui le concerne car les allusions à d'autres scènes des *Confessions* sont souvent implicites, parfois explicites. Mais avant de conclure sur la question de la progression dans

⁴⁹ «Il [l'administrateur] poussa l'impudence jusqu'à se servir des propres termes et s'imaginant que la cause de ma résistance étoit *la crainte de la douleur*, il m'assura que cette crainte étoit vaine, et qu'il ne falloit pas s'allarmer de rien.» (c'est moi qui souligne) OC I, p. 68.

cette scène revenons sur la trahison de sa religion de son père et comment cette trahison prend un aspect tout autre si l'on la considère dans la globalité de sa vie.

Rousseau reconnaît lui-même que bien souvent ses actes semblent le mettre en difficulté par rapport à son affirmation qu'il est toujours resté le même. Ses explications pour expliquer (et justifier) ses actes les plus condamnables sont souvent « tirées par les cheveux » au pire, ou des paradoxes au mieux. Prenons l'exemple de l'accusation qu'il a portée contre Marion. Les apparences condamnent sans appel Rousseau, tout comme lui-même qui a souffert toute sa vie pour l'acte lâche qu'il a commis à son égard. Néanmoins, l'explication que donne Rousseau sur les motifs de sa lacheté l'excuse d'une certaine façon de la gravité de sa faute. Car selon Rousseau, il a dénoncé Marion parce qu'il l'aimait et était incapable par pudeur de lui déclarer son amour ; il a fini par lui donner en mal ce qu'il ne pouvait pas donner en bien. Il lui a fait une déclaration d'amour « à rebours » à cause de son extrême pudeur et non par méchanceté. Un être méchant aurait accusé quelqu'un d'autre à tort, par haine, Rousseau le fait par amour. Pour revenir à notre scène de l'hospice afin de trouver une parallèle entre ce qui vient d'être dit sur le cas de Marion, on trouve quand même un paradoxe entre le fait de trahir son

père et en même temps de créer une dialectique entre lui et les autres grâce à l'éducation qu'il aurait reçu de son père et de ses tantes.

Mais il en est ainsi. Car, malgré l'anecdote du maure et la réaction hypocrite des autres, Jean-Jacques fait passer au deuxième plan sa trahison pour nous montrer que l'éducation qu'il a reçue était d'une part bonne et, d'autre part, qu'elle le différenciait des autres qui sont pris dans le mensonge du monde. Le monde tel qu'il existe est une donnée du problème pour lui et non pas un modèle. Et si parfois il consent à « jouer le jeu » , c'est-à-dire se compromettre en adaptant les masques qu'exige le monde hypocrite, ce ne serait que par faiblesse provisoire. Mais cette faiblesse apparente devient un modèle d'opposition en relation avec sa bonté permanente et profonde. C'est pour cette raison, que l'on se sent en droit de conclure sur cette scène que, Jean-Jacques ne fait pas preuve de progression mais d'un retour à sa nature profonde. Il n'avance pas sur une voie d'apprentissage mais il retourne vers la vérité qui était en lui. Il a voyagé loin de chez lui (le voyage est souvent la métaphore d'un changement plus profond), il a fait des démarches pour renier ses origines, et pourtant, ses origines il les retrouve en les reniant. Tel, à travers cette scène, est l'homme Rousseau. Regardons maintenant la dernière scène de cette étude – celle de sa rupture avec Mme d'Épinay et

les philosophes - pour tenter de discerner un fil conducteur concernant la progression.

CHAPITRE 3

LA RUPTURE

Mais il est tems d'en venir à la grande revolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes, et qui d'une bien légère cause a tiré de si terribles effets.⁵⁰

Il ressemble à un homme qu'on aurait dépouillé non seulement de ses vêtements, mais de sa peau.
(Hume à Blair, lettre du 25 mars 1766⁵¹)

Ah ! si je suis méchant, que tout le genre humain est vil !
(Lettre de Rousseau à la comtesse d'Houdetot du 2 novembre 1757⁵²)

Jean-Jacques Rousseau avait une propension à exagérer les événements de sa vie. Dès les premiers livres des *Confessions*, chaque événement est « nouveau », ou il constitue un tournant « décisif » ou « définitif ». Cette manie, on peut la mettre sur le compte d'un caractère qui s'est toujours renouvelé et pour qui la vie pouvait être à la fois une extase, comme une déchirure. Autrement dit, les modifications de son

⁵⁰ OC I, p.474.

⁵¹ Cité in OC I, note 1, p.14.

⁵² C.C., t. IV, p. 333.

état psychique étaient très fréquentes et peuvent s'apparenter à la cyclothymie. Si nous commençons notre étude de cette troisième scène des *Confessions* en parlant de l'état psychique de Rousseau c'est parce que celui-ci va jouer un rôle important pour dénouer la question de la progression au sein de cette scène. En effet, Rousseau par moments ne paraît pas tout à fait maître ni de son esprit ni de sa plume au cours de la deuxième partie de ses *Confessions*. On sent qu'il est tellement préoccupé par la question du « complot » qu'il en devient si obsessionnel que la qualité littéraire en souffre.

ROUSSEAU, MME D'ÉPINAY ET DIDEROT

La scène qui nous concerne se situe à la fin du Livre IX et même sans tenir compte de l'état mental de Rousseau qui complique indéniablement notre examen, elle est par elle-même d'une complexité certaine. Du 9 avril 1756⁵³ au 15 décembre 1757 Rousseau, Thérèse

⁵³ Troisième Lettre à Malesherbes : « Je n'ai commencé de vivre que le 9 avril 1756. » OC I, p. 1138. Rousseau a écrit ceci à Malesherbes, pensant avoir redécouvert la liberté que lui offrait la nature, après avoir été dénaturé par les maux de la ville. Nous

Levasseur, ainsi que la mère de cette dernière étaient les hôtes de Mme d'Épinay dans une petite demeure appelée l'Ermitage, non loin du château de Mme d'Épinay à la Chevrette. Lors de ce séjour, Rousseau a pu travailler à plusieurs projets dont la rédaction du roman qui le rendra célèbre dans l'Europe entière, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*. Mais déjà avant son séjour à l'Ermitage Rousseau était un homme de lettres reconnu qui avait à son actif les deux *Discours*, base de son système de pensée politique. Ami de Diderot et d'autres philosophes, il avait eu ses entrées dans le monde des salons littéraires. Rousseau en venant s'installer à l'Hermitage a cherché à fuir justement la dépendance intellectuelle des salons parisiens, tout en ne restant pas trop loin de Paris. Cette fuite de Paris a froissé la sensibilité des philosophes⁵⁴ et notamment Diderot qui se démenait presque tout seul avec la publication de l'*Encyclopédie*. Diderot et Rousseau qui étaient de véritables amis l'un pour l'autre vont voir leur amitié se terminer à cause de la brouille résultant de l'éloignement de Jean-Jacques.

Mais la rupture ne concerne pas seulement Diderot. À la fin de l'année 1757 il s'était brouillé avec Mme d'Épinay et son amant Grimm,

verrons par la suite que son regard sur son séjour à l'Ermitage changera radicalement par la suite.

⁵⁴ Le principal grief des philosophes contre Rousseau était qu'il aurait pu être utile à leur cause. Voir OC I, p.540, note 1.

ainsi qu'avec Mme d'Houdetot, la belle-sœur de Mme d'Épinay. En somme, la complexité de cette rupture est un enchevêtrement de trois actions :

- 1) l'amour (peut-être partagé) de Rousseau pour Mme d'Houdetot, et la jalousie possible de Mme d'Épinay pour cette histoire d'amour ;
- 2) le différend avec Diderot ;
- 3) le refus de Rousseau d'accompagner Mme d'Épinay à Genève pour se faire « soigner » par le médecin Tronchin.

Les conséquences de ce troisième point seront importantes et Rousseau va se retrouver isolé et coupé de ses amis de longue date (tels que Diderot) ; sans oublier la conviction de Rousseau de la trahison par sa « belle-mère » et l'éviction définitive de celle-ci de la vie en commun avec Jean-Jacques et Thérèse.

En dehors de la complexité de l'action, si l'on peut dire, il y a également plusieurs sources qui évoquent cette rupture et de ce fait donnent la possibilité de porter un regard multiple sur l'action. Diderot et Grimm ont laissé une correspondance qui traite de cette affaire. Mme d'Épinay a écrit des pseudo-mémoires⁵⁵ qui racontent d'une manière romancée son point de vue à elle.

⁵⁵ *L'Histoire de Madame de Montbrillant*, roman autobiographique, publié pour la première fois en 1818, soit 35 ans après la mort de Mme d'Épinay. On a tenté de déterrer une polémique dépassée en rééditant ce roman sous le titre de *Contre-Confessions de Madame d'Épinay* en 1989. Selon P. Tyl, « il convient de clore [ce débat] en soulignant que Mme d'Épinay a écrit un roman dans lequel elle a volontairement déformé la réalité

Dernier point en ce qui concerne la complexité de ce récit, plusieurs autorités sur Rousseau mettent en doute sa bonne foi, telle que cette rupture est racontée.⁵⁶ D'autre part, Rousseau lui-même est prêt à reconnaître que sa mémoire l'a certainement trahi. Ce qui signifie que nous nous trouvons dans une situation pour analyser cette dernière scène que l'on n'avait pas pour les deux premières. Aucun témoin, aucun témoignage étaient là pour contredire ce que Rousseau a raconté à propos du noyer, comme pour son séjour à l'hospice à Turin.

Il reste aussi à souligner l'état d'esprit de Rousseau au moment de la rédaction de ce livre IX des *Confessions*. Il l'a probablement écrit à Monquin à partir de l'année 1769. C'est-à-dire qu'il avait connu la condamnation de ses écrits, la fuite à l'étranger et aussi un retour en France où il avait un statut non-officiel de liberté surveillée. Rousseau avait aussi connu des crises de folie (voir *Les Lettres à Malesherbes*⁵⁷) qu'il a eu la force de reconnaître lui-même. Pour résumer notre point de vue, il faudrait tenir compte de tous ces paramètres et donc de la

et qu'il est vain de vouloir le mettre en concurrence avec *Les Confessions*. » D.J.J.R., pp. 302-303.

⁵⁶ L'introduction au livre IX dans l'édition de la Pléiade cite Henri Guillemin, pour qui il y a des : « 'inexactitudes et des assertions erronées' » qu'on peut relever dans ce livre IX et qui ne sont peut-être pas toutes involontaires. » OC. I, p. 1464.

⁵⁷ « C'est à Paris que je l'étais ; c'est à Paris qu'une bile noire rongeoit mon cœur, et l'amertume de cette bile ne se fait que trop sentir dans tous les écrits que j'ai publiés tant que je suis resté. » Première lettre à Malesherbes, OC I, p. 1131.

complexité de la situation de départ pour analyser la question de progression dans cette affaire.

Néanmoins, la brièveté de cette étude nous empêche de faire une analyse croisée de tous les documents et donc de toutes les positions des protagonistes de ce drame. Nous nous contenterons du point de vue de Rousseau sauf exception, car, après tout, c'est le sien qui nous importe en l'occurrence, même si son point de vue est « pollué » par un état psychique douteux, puisque cet état fait partie de son être et de sa progression.

*J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti : toutes mes forces
étoient revenues.*⁵⁸

Cette phrase de Rousseau à propos de l'énergie qu'il a ressentie lors de cette affaire est parlante à plusieurs titres. D'abord, elle signifie un investissement entier de lui-même. Pour Rousseau, à qui l'on peut souvent reprocher un manque de virilité dans ses décisions personnelles et importantes, ici on est frappé de le voir prendre des décisions d'ordre matériel avec une rapidité qui lui est étrangère. Cela pour souligner l'impression d'importance que revêtent ses faits et ses actes. On peut accuser Rousseau de « prendre la mouche » par moments avec Mme

⁵⁸ OC I, p. 487.

d'Épinay sur des simples questions de bienséance à son égard. Voir les choses de cette manière, c'est les voir en surface uniquement sans tenir compte des enjeux pour Rousseau. Il en va de même dans sa relation avec Diderot : par moments nous avons l'impression que Rousseau fait preuve de puérilité dans les reproches qu'il lui adresse. Considérer les choses ainsi serait faire abstraction de leurs différences de mode de penser et de vivre. Malgré ce qui vient d'être écrit sur la face cachée de ses disputes, on ne peut en aucun cas faire abstraction des raisons évoquées en surface comme point de départ.

Le prétexte principal de la rupture sera le refus de Rousseau d'accompagner Mme d'Épinay à Genève pour se faire soigner pour des prétendus problèmes de santé. Rousseau, sans jamais dire directement que Mme d'Épinay serait enceinte des œuvres de son amant Grimm, pressent que la raison pour laquelle Mme d'Épinay souhaite sa présence serait de le faire passer pour le père de l'enfant à naître. Il n'existe aucune preuve concrète que telle était l'intention de Mme d'Épinay. Il est toutefois intéressant à noter qu'une fois de plus Jean-Jacques est gêné par tout ce qui tourne autour de la sexualité en général et la paternité en particulier. Car dans le monde presque personne n'ignorait la relation d'intimité entre Grimm et Mme d'Épinay. Par contre, Rousseau souffrait de culpabilité à l'égard de Saint-Lambert, l'amant de Mme d'Houdetot, et il avait tenté de créer (ou recréer) une relation triangulaire avec la comtesse d'Houdetot et son amant. Il espérait jouer le rôle de Saint-Preux auprès de Mme d'Houdetot et en suivant Mme d'Épinay à Genève il risquait de mettre en péril ce ménage à trois naissant, chose qui peut-être aurait plu à Mme d'Épinay, qui était hostile à la relation entre sa belle-

sœur et Jean-Jacques. Mais ceci est en grande partie une spéculation qui n'a peu de choses à voir avec le fond de l'affaire.

D'autre part, et toujours sur le plan des apparences, Diderot a reproché à Rousseau de manquer de reconnaissance envers Mme d'Épinay en ne l'accompagnant pas lors de ce voyage. Rousseau a très mal pris cette mercuriale et a tenté de justifier par des raisons, toutes plus ou moins de mauvaise foi, son refus. Mais en parlant de dette envers sa protectrice Diderot a touché un point plus que sensible chez Rousseau. Ces remontrances envers Rousseau ont sonné le glas de leur relation. D'autant plus que Diderot en mars 1757 avait écrit dans le *Fils naturel* une phrase («[...] il n'y a que le méchant qui soit seul») à travers Rousseau s'est senti visé et qui avait déjà compromis leur relation. À compter de cette séparation Rousseau va se retrouver isolé de quasiment tout lien amical avec les philosophes y compris Voltaire⁵⁹ et il va pouvoir dans une solitude voulue et recherchée se couper de la mouvance philosophique des Lumières.

LA RUPTURE COMME DÉFINITION DE SOI

⁵⁹ La relation avec Voltaire à ces débuts était celle du maître à élève, Rousseau professant une très grande admiration pour le «maître». Mais au fur et à mesure du développement dans l'originalité des idées de Rousseau leur relation s'est dégradée pour «finir» par le pamphlet de Voltaire, *Le Sentiment des citoyens*, qui a incité Rousseau à écrire ses «Mémoires». D.J.J.R., pp. 930-934.

Tout comme à l'hospice de Turin où l'opposition du jeune Rousseau le conduira à une distinction non dite de lui et les autres, la rupture tant avec Diderot qu'avec Mme d'Épinay fait partie de la façon de Rousseau de se définir. Cette rupture est l'aboutissement du refus de Rousseau d'entrer dans *le moule* que les autres souhaitent lui imposer.⁶⁰ En surface, le prétexte de cette dispute (le refus de Rousseau d'accompagner Mme d'Épinay à Genève) n'est autre que cela : un simple prétexte où les raisons véritables tout comme les enjeux pour Jean-Jacques sont éludées par tous les participants. Les raisons et les enjeux pour Rousseau sont complexes, mais on peut les résumer en deux grands thèmes : d'abord, le besoin de liberté et, ensuite le besoin de redevenir un homme exemplaire. Ces deux thèmes sont extrêmement importants dans l'évolution de Rousseau et touchent par conséquent de près à la question de progression. Car, malgré certains de ses dires, il a parfois accepté de vivre une vie de compromission par rapport à son « grand et triste système ».

Tout d'abord la liberté. Rousseau pendant quasiment toute sa vie d'écrivain a travaillé comme copiste de musique afin de garder une indépendance financière. Malgré cela, il a souvent accepté l'aide matérielle de ses riches admirateurs, Mme d'Épinay est un exemple, parmi d'autres. C'est non sans contradiction que Rousseau a quitté l'Ermitage pour chercher refuge à Montmorency. C'est-à-dire que tout en se révoltant contre les obligations sociales liées à ce type de rapport, il a néanmoins continué à dépendre d'un autre « maître » pour son logement. Son

⁶⁰ Dès le début des *Confessions*, Rousseau souligne son unicité : « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. » OC I, p. 5.

souhait profond était d'avoir le meilleur des deux mondes. Il voulait bien accepter le confort qui lui offrait ses riches admirateurs, mais en même temps il souhaitait disposer de tout son temps à sa guise afin de se promener et écrire. Cette contradiction évidente aurait pu continuer à fonctionner avec Mme d'Épinay si cette dernière n'était pas devenue aussi « envahissante » et « exigeante ». Mais on est quand même tenté de penser que le besoin de Rousseau de vivre des ruptures condamnait à terme leur relation, quoi qu'il en dise. Nous reviendrons à la fin du chapitre 3 sur cette question.

Selon Rousseau, cette rupture (ou plutôt ces ruptures) s'explique dans un mouvement oscillatoire. Toute sa vie, il a été à la recherche de son moi. Sa première « réforme » ou « révolution » doit être considérée comme une tentative de trouver son moi. Cependant, Rousseau reconnaît que sa première réforme a été un échec, mais un échec tout en nuances : « [...] j'avois été bon ; dès lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu.⁶¹ » Cette citation de Rousseau explique en grande partie l'échec de sa première réforme : il nous annonce qu'il est bon naturellement, mais qu'il n'est pas vertueux ! Et comme souvent chez lui c'est à la fin de sa phrase que l'on trouve le point essentiel qu'il veut faire passer. Il a été « enivré » pas tant par la vertu en elle-même, mais par l'idée de la vertu. C'est-à-dire qu'en dépit du fait qu'être vertueux n'était pas dans sa nature, il a été quand même aveuglé par la séduction de l'idée de vertu. Rappelons son amour pour Plutarque et les héros antiques tel que Brutus. Sa volonté de vivre une vie basée sur la *virtus* romaine faisait partie de ses rêves d'enfant. L'épisode du noyer en est un exemple. Des

⁶¹ OC I, p. 416.

romans et des Romains voilà la nourriture imaginaire du jeune Rousseau et peut-être aussi de l'adulte. Cette attitude peut passer pour juvénile, mais Jean-Jacques se charge lui-même de rappeler aux lecteurs son côté «*enfant*». N'oublions pas non plus les difficultés de Rousseau pour maîtriser le latin – encore une fois comme si ce n'était pas la grammaire de la langue qu'il n'arrivait pas à assimiler mais la grammaire des idéaux romains. Revenons à cette première réforme. Rousseau nous explique que finalement sa démarche était de l'ordre de l'orgueil : «*Le plus noble orgueil y [dans son cœur] germa sur les débris de la vanité déracinée.*»⁶² Autrement dit, Rousseau se considérait *en rupture* avec lui-même. Dans ce sens, la rupture avec les autres (y compris avec Diderot) découle de cette rupture avec son moi profond. Cette contradiction avec lui-même a eu comme manifestation de le rendre plus sociable : «*Je n'étais plus cet homme timide et plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler* ; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, je portois par tout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple et résidoit *dans mon ame* plus que dans mon maintien.»⁶³ (c'est moi qui souligne) » Voilà un exemple de toute la complexité de Rousseau, d'un côté il nous assure que la base de sa première réforme était contraire à son moi profond, tout en affirmant que cette réforme allait jusqu'à modifier son «*âme*» ! Malgré ce paradoxe, il confirme que sa réforme était totalement contre-nature : «*Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel* ; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je

⁶² OC I, p. 416.

⁶³ OC I, p. 417.

devenois un autre, *et cessois d'être moi* (c'est moi qui souligne) [...].⁶⁴ » Cette phrase est d'une extrême importance pour nous éclaircir sur la question de progression, car en disant cela Rousseau exprime sa peur non seulement de ne pas être lui-même, mais aussi, et peut-être surtout, la crainte d'être autre. La conception d'être « l'autre » n'est pas sans conséquence grave pour lui. Il s'agit d'une chose de la plus haute importance, car ses idées, ses écrits, sa manière d'être, son moi profond ne peuvent que faire un. L'objectif ambitieux pour lui est que tout se rejoigne, comme un manteau sans couture. Qu'il ait pris conscience du décalage entre son comportement extérieur et son moi profond ne put que le déranger et l'inciter à retrouver son véritable moi. Cette remise en question concerne non seulement sa position sociale mais également sa production littéraire lors de cette même période : « Voilà d'où naquit ma subite éloquence ; voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment celeste qui m'embrasoit, et dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.⁶⁵ »

Il convient ici de faire deux remarques. La première concerne la remise en question de sa carrière d'écrivain. Une fois arrivé à la maturité Rousseau n'a pas cessé de répéter à qui voulait bien l'entendre que les malheurs de sa vie étaient dus à « une malheureuse question d'Académie » et qu'il est devenu « auteur presque malgré [lui] »⁶⁶. Par là, il voulait dire que la chaîne des événements de sa vie aurait été tout autre s'il n'avait pas répondu à la question de l'académie de Dijon.

⁶⁴ OC I, p. 417.

⁶⁵ OC I, p. 416.

⁶⁶ Deuxième lettre à Malesherbes, OC I, p. 1136.

Rappelons aussi que la réponse à cette question lui est venue lors de ce que l'on a l'habitude d'appeler « l'illumination de Vincennes ». Ce rappel nous permet d'aborder notre deuxième remarque qui est de l'ordre de l'inspiration « divine ». Dans la courte citation que l'on vient de lire Rousseau utilise abondamment tout un réseau d'images lié au feu. Son inspiration, son éloquence proviennent de « *ce feu vraiment celeste* (c'est moi qui souligne) ». Pour un lecteur de la Bible tel que Rousseau, cette image du feu de Dieu est chargée de sens : il suffit de penser au Buisson ardent qui ne se consumait pas. Sans oublier « la nuit de feu » de Pascal. C'est-à-dire que Rousseau s'autoproclame un inspiré de Dieu (ce passage et l'illumination de Vincennes ne peuvent pas nous empêcher de penser à Saul de Tarse, le futur saint Paul !). Mais avec Rousseau il y a toujours une chute ; et cette chute est de taille, car presque aussitôt il nous déclare que cette transformation (avec l'inspiration qui l'accompagnait) n'était pas bonne puisqu'elle ne respectait pas sa nature profonde. Comprenez qui pourra ! Tentons néanmoins de comprendre.

Au centre de ce débat Rousseau place son moi. Sa production littéraire et de penseur passe clairement au deuxième plan lorsqu'il s'agit pour lui de faire le point sur sa première réforme. Comme il a été dit plus haut Rousseau a eu tendance à nier l'importance de ses écrits puisqu'ils ont été pour lui source de souffrance et d'éloignement de son moi. On peut même dire que l'état psychique de Rousseau au moment de la grande rupture s'accompagne de panique. Il panique à l'idée de ne plus être lui-même. Rousseau se comporte vis-à-vis de Mme d'Épinay et de Diderot d'une manière disproportionnée au sujet de petites choses, comme si sa vie en dépendait. Pour comprendre son attitude il faut

revenir à ces pages où il analyse l'échec de sa première réforme. En fait, et tout simplement, Rousseau s'est rendu compte qu'il était devenu prisonnier du système qu'il avait dénoncé et qu'il était ainsi devenu étranger à lui-même, puisqu'il avait perdu son propre moi. Il y a eu donc un mouvement oscillatoire entre l'être qu'il était lors de sa première réforme et celui qu'il allait advenir après sa seconde réforme. La vie à la suite de sa première réforme était un piège et c'est seulement en redevenant celui qu'il était avant cette réforme qu'il pouvait récupérer son moi. Dans cette perspective, il ne pouvait avoir d'autre solution qu'une nouvelle fuite. Certes sa vie a été ponctuée de fuites – celle de Genève, celle de la religion de ses pères, celle des Affaires étrangères à Venise et la liste pourrait s'allonger – mais cette fuite-là diffère des autres dans la mesure où il s'agit d'une réforme avec tout ce que ça implique de remise en question de lui-même. Dans les autres cas, il s'agissait presque toujours d'une remise en question des autres, d'une manière de se chercher ou de se trouver. D'autre part, ces fuites-là Rousseau les attribuait au destin, ou au moins à quelque chose qui le dépassait et dont il n'avait pas le contrôle. Ici, au contraire, Rousseau se penche sur lui-même et ne cherche pas d'excuse extérieure à son propre être pour expliquer son échec. Car le regard qu'il porte sur lui-même est impitoyable : il reconnaît qu'il n'est pas vertueux (tout en restant bon !) ce qui signifie une rupture véritable avec ses idéaux de jeunesse. Il convient ici de retourner à la scène du noyer quand il proclame sa force, sa *virtus* romaine. Or, le sens premier de *virtus* est la « force », la force morale qui est nécessaire à un homme pour mener une vie honorable. Mais le problème c'est que c'est lui-même qui a fixé les critères de sa *virtus*

personnelle en tentant de mettre en œuvre ses idéaux. Chose difficile, voire impossible, mais tels étaient les objectifs qu'il s'était fixés. En somme, cette première réforme a été un échec pour des raisons que l'on vient d'évoquer, c'est cette rupture avec la première réforme qui constitue la matrice de ce mouvement oscillatoire et qui nous ramène à la question de la progression chez Jean-Jacques.

Revenons au point de départ, c'est-à-dire la rupture en surface avec un monde qui a été le sien pendant plusieurs années. Mais que nous allons revisiter à partir d'une autre perspective : celle d'un Rousseau qui se trouvait asphyxié, dans une espèce de claustrophobie morale dont il s'agissait de sortir à tout prix. Mais ce besoin d'un retour vers son moi « d'origine » ne pouvait pas se faire sans rupture brutale avec la base sociale antérieure. Et le bilan sera lourd, car il perdra nombre de ses amis. La perte la plus importante sera sans contestation possible son ami Diderot. Rousseau avait connu Diderot à ses débuts à Paris, et Diderot l'avait chargé d'écrire des articles sur la musique pour l'*Encyclopédie* bien avant que Rousseau ait atteint un quelconque niveau de réussite. Cela pour dire qu'il y avait un respect mutuel au niveau intellectuel et une vraie amitié entre ces deux géants du siècle des Lumières. Et il ne faut pas oublier non plus que s'est en rendant visite à Diderot qui était enfermé au château de Vincennes, que Rousseau a eu l'inspiration subite qui allait le porter sur le devant de la scène dans le monde des lettres françaises. Bref, en se coupant de Diderot, Rousseau faisait encore plus que de perdre un ami cher, il se coupait également de son passé d'écrivain. Sa voie de penseur allait désormais le mener à la solitude. Mais en dehors de cette solitude qui lui était peut-être nécessaire, Rousseau, en se séparant

de Diderot, non seulement perdait un ami, mais il a, d'une certaine façon, tué son «frère». L'entendement, voire la solidarité, du début de leur relation s'est au fil des ans transformé en querelle. Le point le plus disputé a été certainement la question de Dieu : Diderot est devenu matérialiste, tandis que Rousseau a toujours défendu sa croyance en Dieu.

Cela étant, pendant la période qui a précédé son départ de l'Ermitage, Rousseau a fait le ménage dans sa vie privée : il a dit adieu le même jour à deux femmes qui ont compté pour lui : Mme d'Houdetot et Mme d'Épinay. Et il allait de soi que les dommages collatéraux de ces deux séparations étaient la perte aussi de l'amitié de Saint-Lambert, et sa relation avec le baron de Grimm. Il n'y a pas lieu de s'étendre sur la perte de sa relation avec Mme d'Épinay car leurs rapports étaient plutôt d'ordre mondain et, par conséquent, pas d'une grande perte pour Rousseau. Il convient néanmoins de rappeler que Mme d'Épinay referra surface dans la vie de Rousseau puisque c'est elle qui demandera et obtiendra l'interdiction des lectures que Rousseau faisait de ses *Confessions* en 1770 et 1771 dans les salons de la noblesse à Paris⁶⁷. La dernière rupture physique qu'a fait Jean-Jacques a été de se séparer définitivement de la mère de Thérèse. Tout en lui apportant un soutien financier pour le reste de sa vie, Rousseau n'a pas su pardonner le double jeu de Mme Levasseur.

Si l'on fait le bilan de cette rupture, on peut constater que Rousseau s'est séparé définitivement de six personnes, trois femmes et trois hommes. Mais ce bilan quantitatif n'a pas d'autre objet que de servir

⁶⁷ Voir OC I, p. 656, notes 3 et 4.

de témoin de l'importance de la deuxième réforme que Rousseau entreprend à cette époque.

LA RUPTURE DE LA TRIANGULARITÉ

Du point de vue de sa vie amoureuse, Jean-Jacques a toujours professé son attachement aux relations triangulaires. Pour les citer dans un ordre chronologique : ses relations enfantiles avec Mlle de Vulson et Mlle Goton, sa relation bucolique avec Mlle de Graffenried et Mlle Galley, puis sa relation avec Mme de Warens et Claude Anet et, après la mort de ce dernier, la relation avortée avec Mme de Warens et le remplaçant de Claude Anet, Wintzenried. Il avait cherché à créer une relation triangulaire avec la comtesse d'Houdetot et son amant. Cette relation s'est terminée en dépit des tentatives de rapprochement de la part de Rousseau envers Saint-Lambert. On peut penser que cet échec a eu des répercussions sur les sentiments amoureux de Jean-Jacques, puisqu'il constitue sa dernière tentative de vivre son idéal amoureux. A partir de ce moment dans les *Confessions*, sa relation aux femmes va aussi changer : il ne recherchera plus une relation trouble. Ses rapports, par exemple, avec Mme de Montmorency seront ceux d'un respect distant, mais il est vrai aussi que Mme de Montmorency était bien au-dessus de son état social. Par ailleurs, nous avons déjà parlé de la séparation d'avec Mme Levasseur. La mesure de retorsion de Rousseau à son égard est certainement liée à l'infidélité

de celle-ci. Mais nous pensons que Rousseau a cherché aussi à faire table rase de toutes les formes de relation qu'il avait eu lors de sa première réforme. Le lien entre Jean-Jacques, Thérèse et sa mère constituait structurellement une relation triangulaire. Le Citoyen a sans doute voulu faire le vide autour de lui en se coupant de tout type de liaison qui pouvait lui rappeler le douloureux échec amoureux qu'il avait vécu avec Mme d'Houdetot et Saint-Lambert. Ce renoncement à ce type de rapport amoureux était symbolique de la volonté de Rousseau de changer radicalement sa vie et faisait parti d'une rupture plus grande qui se caractérisait par un retour sur son passé et aussi par un retour vers son moi.

Dans cette optique, la rupture avec Diderot ne peut qu'être minorée par rapport à un mouvement plus profond (plus haut nous avons parlé d'oscillation) qui nous semble être « écrit » d'avance compte tenu du caractère difficile de Rousseau. Il va continuer à répondre aux invitations d'autres hommes de lettres (David Hume, par exemple), mais leur échange à un moment ou un autre deviendra conflictuel, bien souvent à cause de l'hypersensibilité de Rousseau. Le rapport entre ses attentes en amitié et les réalités de l'amitié n'a jamais pu lui convenir. Seul pouvait le satisfaire une relation d'admiration patiente que lui offrait parfois ses « protecteurs » tels que Malherbes ou M. de Montmorency.

Il peut paraître contradictoire qu'après avoir tant souffert de l'ingérance et de la « fausse amitié » de Mme d'Épinay, il ait choisi d'accepter à nouveau de « se compromettre » en s'installant à Montmorency. Mais nous pouvons mettre ce choix sur le compte des conditions de départ, en plein hiver, de Rousseau qui ne disposait pas de

fonds suffisant pour subvenir à ses propres besoins. Et il ne faut pas oublier non plus les problèmes persistants de santé dont souffrait Rousseau.

Cela dit, cette rupture d'apparence s'est accompagnée d'une rupture profonde avec sa vie antérieure. Tout en continuant d'être attaché à un « maître » dont il dépendait pour subvenir à ses besoins, Rousseau vivra mieux cette nouvelle relation de dépendance, car si Mme d'Épinay avait reconnu à sa façon la nature solitaire et bourrue de Jean-Jacques en l'appelant « son ours », M. de Montmorency le traitait en ours. Rousseau se sentait véritablement à la campagne et il reconnaissait que cela se traduisait dans ses écrits de l'époque : « On vit que j'étais rentré dans mon élément.⁶⁸ »

Pour résumer la question de la progression dans ce troisième épisode, on peut dire que paraissant faire du sur place en changeant simplement de mécène, Rousseau a, en fait, effectué un virage important, celui d'un retour vers son idéal. Il a accepté l'idée qu'il n'avait pas été lui-même pendant toutes ces années mondaines.

⁶⁸ OC I, p. 502.

CONCLUSION

*Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.*⁶⁹

*J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai « moi » sans contradiction, sans partage, et n'aurait besoin que de moi pour être heureux.*⁷⁰

Cette conclusion aura un double objectif : celui d'examiner en quoi les trois scènes que nous avons étudiées présentent un point commun, concernant la progression, et celui d'élargir le débat pour constater si quelque chose de « conclusif » sur le Citoyen peut ressortir de l'ensemble de notre modeste analyse. C'est surtout ce deuxième objectif qui est une gageure, car Rousseau, comme il le souligne dans la citation ci-dessus, est demeuré jusqu'au bout en contradiction avec lui-même. Mais laissons, pour l'instant, ce point en suspens et voyons ce que les trois scènes peuvent nous dire sur la question de la progression.

Dans cette optique, il convient de rappeler ce qui a déjà été souligné dans notre introduction ; l'intérêt de ces trois scènes réside dans leur disparité. Elles sont à l'image de Rousseau qui était changeant,

⁶⁹ OC I, p. 5.

⁷⁰ OV IV, pp. 604-605

multiforme, comme tout être humain ; mais aussi un être différent. Différent des autres dans le sens qu'il portait constamment un regard impitoyable sur son moi en mouvement. Ses *Confessions* sont là comme témoignage de cette différence et aussi de ses contradictions et paradoxes qui, au lieu de mettre Rousseau en difficulté, l'ont animé d'un désir d'en venir à bout, afin de trouver son vrai « moi ».

Toute synthèse sur ces trois scènes rencontre fatalement le problème du *devenir* de Rousseau. C'est le côté vagabond, le côté en mouvement qui défie une analyse statique. On peut faire un instantané de ces scènes, on ne peut pas capturer la partie essentielle, c'est-à-dire le mouvement, autrement dit, la vie même. Néanmoins, nous allons tenter de trouver les trois thèmes qui traversent ces trois scènes, bien que le choix du mot « thèmes » est discutable puisqu'il ne s'agit pas de thèmes littéraires mais des thèmes de vie. Ce point est incontestablement important car l'enjeu de son autobiographie dépasse le cadre d'un roman. Le lecteur, en lisant les *Confessions*, est embrigadé, qu'il le veuille ou non, dans l'acte de juger Rousseau. Mais ce jugement doit se faire en tenant compte de la progression, mais tout en limitant notre jugement à cet aspect, on ne peut que le faire, *in fine*, en examinant la totalité de l'homme.

LES TROIS LIGNES DE FORCE

Comme il a été dit plus haut, le mot «thème» n'est pas véritablement satisfaisant pour cette conclusion. Nous préférons l'expression «ligne de force», qui exprime mieux la dynamique qui ressort de ces trois scènes et rejoint la notion de progression. Ces trois lignes de force sont la vertu, la liberté et l'exemplarité. Nous verrons que l'exemplarité en est l'aboutissement, le but vers lequel tendait Rousseau au cours de ces réformes, comme pour l'ensemble de sa vie.

Bien que Rousseau, lors de notre troisième scène, ait déclaré qu'il était «bon mais pas vertueux», nous avons des raisons de penser que son jugement, sur ce point, a évolué. Après tout, au moment de prononcer cette phrase il se relevait de l'échec de sa première réforme. Dans l'*Emile*, il propose une définition qui rejoint la notion de dynamisme : «Il n'y a point de bonheur sans courage ni de vertu sans combat. Le mot de *vertu* vient de *force*; la force est la base de toute vertu [...].»⁷¹ Cette définition nous offre l'occasion de voir que la vertu et la force sont liées; être vertueux c'est donc faire des choix, faire des

⁷¹ OC IV, pp. 817-818.

efforts. Rousseau lors de cette troisième scène fait donc preuve de vertu en remettant en question sa première réforme. Ceci est paradoxal, mais c'est *en disant* qu'il n'était pas vertueux qu'il le devient ! L'effort qu'il consentit par le biais de sa conscience, on pourrait dire par la force de sa conscience, le rend vertueux. D'ailleurs, lorsqu'il a décidé de se réformer pour la première fois, il avait cherché à le faire avec un objectif simple : mettre en accord sa façon de vivre avec sa vision du monde.

Si on regarde la scène du noyer on remarquera que la vertu est présente en germe. L'enfant Rousseau est polisson, mais il est bon. Pendant son séjour à Bossey ce sont les adultes qui ont manqué de vertu en le punissant pour un acte dont il n'était pas responsable. L'injustice de la scène du peigne cassé souligne le manque de vertu des adultes ; celle du noyer est en miroir de celle du peigne cassé et propose une leçon de vertu. Car en construisant un aqueduc le jeune Rousseau répare l'harmonie gâchée par les adultes. Il tente de rééquilibrer la nature en détournant l'eau de « l'auguste noyer » vers son modeste petit arbre. Métaphoriquement, son *intention* était vertueuse dans sa force de créativité. Même si son acte semblait subversif, il était sa façon de répondre à l'injustice de la punition du peigne cassé. Tout en bravant un

interdit qu'il reconnaissait, il contrebalançait un équilibre perdu par la faute des adultes.

L'autre trace de vertu dans la scène du noyer touche à la *virtus* des Romains qui lui servait de modèle en l'absence de modèles parentaux (sa mère morte, son père en fuite). La parenté entre ces deux mots est forte, puisque étymologiquement «*vertu*» vient du latin «*virtus*» qui veut dire «*mérite de l'homme*». L'étape de la *virtus* dans la progression de Rousseau, qui tendait vers la vertu, est donc essentielle. Il y a, certes, un aspect adolescent dans sa recherche de modèles romains qui incarnaient à ses yeux la *virtus*, mais par ailleurs, ces modèles romains démontrent qu'il était en quête très jeune de la vertu. Sur ce point, comme sur d'autres, Rousseau nous laisse voir qu'il est né avec une propension à être vertueux. La scène de l'hospice de Turin, n'est autre qu'une confirmation de ses dispositions naturelles pour la vertu.

Une fois de plus dans cette scène c'est l'opposition entre l'absence et la présence de vertu qui constitue l'intérêt principal de ce passage. Nous réitérons le doute que suscite en nous les cris d'innocence de Jean-Jacques au sérieux. Cela étant, la chose la plus importante dans cette scène n'est pas l'homosexualité du «*maure*» mais la réaction d'indifférence des prélats. Rousseau nous montre que sa conception de la

vertu est bien supérieure à celle dont c'est la « profession » de l'enseigner. Il nous propose encore une fois une leçon didactique, quasiment une parabole de la vertu, sous un aspect extérieur d'anticléricalisme.

La troisième scène concerne un véritable tournant dans l'appréhension de la vertu. La puissance de cette scène vient de l'auto critique que fait Rousseau au sujet de sa première réforme. C'est lors de ce passage que les *Confessions* de Rousseau s'apparentent le plus à celles de saint Augustin. On y sent le souffle d'une remise en cause sincère quand il annonce qu'il a été bon mais non vertueux pendant la période qui précède son départ de l'Ermitage. Au risque de se répéter, par cette remise en cause il fait un acte vertueux. Car ce n'est plus un enfant de dix ans qui tire sa vanité de la construction d'un aqueduc miniature, mais le mérite d'un homme mature qui fait preuve de force d'âme. Peu nous importe que cette nouvelle quête soit concomitante de ses ruptures, l'essentiel est ailleurs. Dans la *rupture* de Rousseau avec lui-même, ou plutôt les retrouvailles avec lui-même puisqu'il considère qu'il redevient celui qu'il était avant. En tout cas, ce mouvement vers une vie vertueuse constitue en lui-même une progression significative. Tant certains points du caractère de Rousseau (telle sa vanité), il suscitait des réserves, autant

dans cette scène on trouve une cohérence dans l'autocritique qui justifie ses choix de vie.

La deuxième « ligne de force » que l'on trouve chez Rousseau est la liberté. Ces deux « lignes de vie », la vertu et la liberté, sont étroitement liées puisque sans liberté de choisir il est difficile d'être vertueux, surtout dans son système de pensées. Et il va de soi que la liberté est essentielle dans tout ce qui touche à la progression. Les entraves à la liberté pour Rousseau peuvent aussi bien venir de tiers comme c'est le cas dans la scène du peigne, que de lui-même en ce qui concerne l'échec de sa première réforme. La vraie liberté, pour lui, c'est l'affirmation de l'homme. L'homme s'affirme grâce à sa raison et sa conscience. Comme l'a écrit P. Hoffman : « C'est librement, volontairement, qu'il [l'homme] se déprave, non pas nécessairement. Donc, c'est par liberté encore qu'il peut se corriger. »⁷²

Cette remarque touche justement à la question de la progression chez Rousseau, car c'est en choisissant de faire jouer sa liberté de conscience, c'est-à-dire de se remettre en question lors de la troisième scène qu'il est devenu libre. C'est par conséquent sa liberté de conscience qui précède sa vertu, même si par moment ces deux notions

⁷² D.J.J.R., p. 547.

se chevauchent. Sans être vertueux, il n'aurait pas fait jouer sa liberté de conscience – il n'y a pas toujours de stricte distinction entre la liberté et la vertu, disons que dans certaines occasions ce sont les deux faces d'une même pièce. Cela est illustré dans sa deuxième réforme⁷³ ; par sa liberté de conscience, (« La conscience est la voix de l'âme », selon Rousseau⁷³) il s'est remis sur la voix de la vertu.

À propos de ces deux « lignes de force » nous ne pouvons que conclure qu'il y a eu chez Rousseau une évolution et une progression. Mais pour lui liberté et vertu étaient des qualités primordiales sans pour autant faire partie de l'ultime étape de sa progression.

VIRTUS

Cette étape est aussi la troisième « ligne de force ». La volonté d'être un exemple pour les autres hommes est au fondement du projet des *Confessions*. C'est l'objectif premier de sa vie. Il va de soi que pour

⁷³ *Emile*, IV, OC IV, p. 594.

devenir exemplaire Rousseau devait être libre et vertueux. Sans ces deux qualités, son ultime objectif d'exemplarité n'aurait pas eu sa raison d'être.

Le débat est toujours ouvert sur la question de la réussite ou non de Rousseau concernant cette question d'exemplarité. Autrement dit, a-t-il réussi son pari de devenir digne de servir d'exemple pour les autres ? Nous estimons qu'il faut juger Rousseau non pas sur ses actes mais sur ses intentions. Et pour cela, il faudrait le connaître parfaitement. Il ne souffre d'être connu que partiellement. Mais n'est-ce pas le cas pour tout homme ? En plusieurs occasions, il a répété au lecteur des *Confessions* la nécessité d'être lu jusqu'au bout. Cela impliquait une confiance de sa part au pouvoir de l'écrit pour transmettre son moi, l'histoire de son âme. Cette confiance a été sans doute trop forte dans le sens où l'écrit ne peut pas transmettre la totalité de l'être. Même un auteur aussi éloquent que Jean-Jacques doit se contenter des limites du langage. Par contre, le fait d'écrire remplit le vide laissé par le « cri » de Rousseau. Même imparfait comme messenger pour dire les manques de sa vie, l'incompréhension des autres, son autobiographie transmet sa volonté d'être autre, c'est-à-dire de progresser. On pourra toujours chercher le détail qui manque, ses faiblesses de mémoire, on pourra toujours mettre en doute sa bonne foi sur certains points précis. Mais, globalement, notre

sentiment est que l'on doit faire confiance à la sincérité de l'auteur des *Confessions* . Et à partir du moment où l'on accorde confiance à Rousseau sur ce point-là, la question de progression est résolue. Dans la mesure où on estime que l'intention et la volonté de Rousseau était de devenir un homme exemplaire, ce n'est plus par conséquent ses actes qui importent, mais son être, ou son âme. Quant à nous, notre intime conviction, et compte tenu de tout ce qui a été dit, est que Rousseau finit par incarner l'idéal romain de virtus .

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CITÉS

P. Aron, D. Saint-Jacques, A. Viala, éd., *Le Dictionnaire du littéraire*, Presses Universitaires de France, 2002.

P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, 1996.

R. Trousson et F. Eigeldinger, éd., *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Honoré Champion, 1996.

M. Montaigne, *Œuvres complètes*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962.

J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, t. I et t. IV, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1959 et 1962.

C. Walter, « Rousseau et le latin », in *Les Confessions (Livres I à IV) : l'écriture de soi*, Ellipses, 1996.

OUVRAGES CONSULTÉS

P. Adamy, *Les Corps de Jean-Jacques Rousseau*, Honoré Champion, 1997.

A. Charrak, *Le Vocabulaire de Rousseau*, Ellipses, 2002.

P.-P. Clément, *Jean-Jacques Rousseau : de l'éros coupable à l'éros glorieux*, La Baconnière, 1976, rééd. Slatkine, 1998.

Collectif, *Encyclopaedia Universalis* CD ROM, Encyclopaedia Universalis France, version 5, 1999.

T. Dufour, «Première Rédaction», *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, t. IV, 1908.

G. Grente et F. Moreau, *Dictionnaire des lettres françaises*: le XVIII^e siècle, Fayard et Le Livre de Poche, coll. «La Pochotèque», 1995.

P. Hamon et D. Roger-Vasselin, sous la direction de, *Le Robert des grands écrivains de langue française*, Dictionnaires le Robert, 2000.

P.-M. Masson, «Le séjour de J.-J. Rousseau à l'Hospice du Spirito Santo», *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XXI, pp. 62-71.

G. May, *Rousseau*, Seuil, coll. «Écrivains de toujours», 1994.

J.-F. Perrin, *Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau*, Gallimard, coll. «Foliothèque», 1997.

M. Raymond, *La Quête de soi et la rêverie*, Corti, 1962.

J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, t. I et II, Le Livre de Poche, coll. «Classiques de poche», 1972 et 1998.

J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, Garnier, coll. «Classiques Garnier», 1980.

J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*; *Discours sur les sciences et les arts*, Le Livre de Poche, coll. «Classiques de poches», 1996.

J. Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la Transparence et l'Obstacle*, Plon, 1957, rééd. Gallimard, 1971.

J. Starobinski, *l'OEil vivant*, Gallimard, 1961.

R. Trousson, «Quinze années d'études rousseauistes», *Dix-huitième siècle*, t. IX, 1977.

J. de Viguerie, *Histoire et dictionnaire du temps des Lumières*: 1715 – 1789, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1995.

Vita

Reed Martin Monson was born in Grand Forks, N. Dak. on June 3, 1952.

He was raised in Grand Forks and graduated from Red River High School in 1970. He attended the University of Tennessee, Knoxville, as an undergraduate student majoring in French. He went to France in March of 1973 to study French, expecting to return to UT Knoxville in the fall quarter 1973. However, he remained in France making a career of basketball as a player and coach and did not return to live in the U.S. until January 1999. While in France he received a «*Maîtrise*» in English from the University of Aix-en-Provence.

He has two sons; Björn (born in 1989) and Axel (born in 1993).

Reed is once again living in France.